

INSTRUCTION.

Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes, par M. Paul Leconte, ancien professeur de littérature au collège Stanislas et à l'école de Pont-Levoy.

La faculté prééminente chez les femmes est l'imagination. Convenablement réglée et cultivée, cette faculté peut et doit faire le bonheur de la vie intime et le charme de la société : la bonne littérature lui est un puissant auxiliaire pour arriver à ces fins ; elle nous rend la vertu plus aimable et prête de l'attrait à tous les sentiments généreux et délicats qui ennoblisent le cœur de l'homme ; elle donne au langage et même à toutes les habitudes de la vie une élégance heureuse qu'on peut appeler l'extérieur de l'honnêteté ; elle répand en nous un goût pur de modestie et une sorte de décence qui est comme la pudeur de l'esprit.

L'on ne saurait nier que la forme ait une influence sérieuse et profonde sur nos sentiments. Aussi a-t-on appelé le beau la splendeur du vrai. M. de Maistre le définit d'une manière plus modeste, mais non moins juste : *Le beau, dit-il, est ce qui plaît à la vertu éclairée.*

C'est sous l'inspiration de ces pensées que M. Leconte paraît avoir écrit son ouvrage, dont il nous a communiqué quelques chapitres. Quand le cours entier sera publié, nous l'étudierons avec soin, et rendrons compte à nos lectrices de notre appréciation. Aujourd'hui, nous laissons parler l'auteur.

UTILITÉ PRATIQUE DE L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE POUR LES JEUNES FILLES.

Le rôle des femmes dans le monde est un rôle de douceur, de simplicité et de modestie. Sauf de rares exceptions, peu d'entre elles ont mission de livrer leurs écrits à la publicité. Toutes cependant auront besoin de rédiger une lettre et de n'apporter dans les simples épanchements d'une correspondance de famille ou d'amitié que des expressions de bon goût. Toutes seront appelées à apprécier des raisons solides dans un

discours, des vérités consolantes ou terribles dans un sermon ; toutes entendront parler de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres beaux génies qui honorent notre pays, si elles ne puisent elles-mêmes dans ces ouvrages les jouissances les plus pures. Mais, pour bien écrire une lettre, pour revêtir des idées vraies et justes d'une élocution élégante et facile, pour comprendre le Télémaque de Fénelon ou le Catéchisme de Fleury, enfin, pour goûter une œuvre littéraire quelle qu'elle soit, il ne suffit pas de connaître la grammaire, il faut encore posséder des principes de littérature.

D'ailleurs une femme, sans prétendre aux honneurs du *bas-bleu*, sans négliger aucun des soins du ménage, aucune des qualités essentielles à la vie intérieure, peut s'élever au-dessus du niveau posé par le bonhomme Chrysale et ne pas s'en tenir uniquement

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausses.

La saine culture de l'esprit, le développement bien dirigé des idées est un excellent préservatif contre la frivolité, l'ennui, le vide, et contre les erreurs qui toujours en résultent.

Il y a dans l'état des lettres, a dit M. Laurentie, je ne sais quoi de noble et de grand qui élève l'homme et lui fait chérir la vertu. Ses mœurs s'adoucissent par l'habitude de goûter les charmes des bons écrivains. Leur bienfait est de polir ce qu'il y a de rude dans la nature humaine, et d'établir entre les hommes ces communications gracieuses et aimables qui sont l'ornement des sociétés. Eh ! que deviendrait la vie, si à cette élégance de manières on préférait la grossièreté d'une nature inculte et sauvage ? La morale donne à la vertu son austérité ; les lettres lui donnent leur politesse.

En un mot, l'étude de la littérature, placée sous le contrôle de la religion et du bon goût, rend notre vie plus délicate et plus noble, donne à nos mœurs quelque chose de plus brillant et de plus poli, et, en nous

rendant meilleurs, elle réalise en nous l'idée la plus sublime du beau : *L'amour de la vertu dans une intelligence éclairée.*

LA LITTÉRATURE, — SA DÉFINITION, — SA DIVISION.

La littérature a pour objet l'étude des règles relatives à l'art de bien parler et de bien écrire. Dans sa plus large acception, c'est l'art de transmettre les conceptions de l'intelligence et les inspirations du cœur. — La grammaire nous a appris à parler et à écrire correctement, c'est-à-dire à mettre les mots en ordre et à les accorder d'une manière conforme aux règles de la syntaxe. La littérature va nous enseigner à parler et à écrire agréablement, c'est-à-dire à mettre de l'ordre dans nos idées, à les enchaîner logiquement et à les revêtir de douceur, de persuasion et de grâce.

La littérature comprend la connaissance des bons écrivains, et c'est surtout dans l'étude des modèles que nous chercherons à surprendre le secret des règles les plus délicates de l'art littéraire.

La grâce que l'on met vaut mieux que ce qu'on dit,

a écrit Voltaire.

L'art de lire à haute voix ou de bien dire ce que nous savons, sera donc un des objets les plus intéressants de nos études, et quelques heureuses applications cet art ne trouvera-t-il pas dans l'intimité du foyer, dans la veillée du soir, près du fauteuil de l'aïeul ou de la grand-mère !

DE L'ART D'ÉCRIRE CHEZ LA FEMME ET DE SES CONDITIONS ESSENTIELLES.

L'art d'écrire chez la femme ne doit jamais paraître le résultat du travail et de l'étude. Des phrases courtes, quelques images, des sentiments vrais et naturels, du piquant, de la légèreté, de l'enjouement, voilà le style qui lui convient. L'affectation serait le défaut le plus condamnable dans une lettre. Ce qui en fait le charme, c'est l'absence de toute prétention. Mais c'est pour cela même qu'une lettre est si difficile à bien écrire : elle doit être comme ces statues qui n'empruntent leur mérite qu'à l'harmonieuse pureté de leurs lignes. L'artifice, qui est déplacé dans une lettre, ne

saurait être confondu avec l'art qui l'embellit. Or, cet art qui orne sans surcharger, qui ajoute à la simplicité sans la faire disparaître, n'est autre chose que l'art de parler ou d'écrire, en appropriant le style au sujet qu'on traite. Toutefois, le goût, le sentiment exquis des convenances, voilà les meilleurs guides dans les compositions littéraires.

PLAN DE CE COURS.

Pour bien comprendre ce que doit être un cours de littérature, il faut s'être rendu compte des éléments que doit mettre en œuvre celui qui parle ou qui écrit. Or, lisez attentivement tous les orateurs, les poètes, les écrivains, vous ne tarderez pas à vous convaincre que la multitude des richesses qu'ils ont créées, se réduit en définitive à trois catégories fondamentales. Racine, Corneille, Bossuet et Fénelon, n'ont exprimé que des *pensées*, des *sentiments* et des *images*. Or, les *pensées*, les *sentiments* et les *images* sont des produits qui doivent leur existence à des causes, à des instruments que Dieu nous a donnés. Ces causes, ces instruments s'appellent *facultés*, mot qui signifie puissance. Dans un cours rationnel de littérature, il faudra donc, en premier lieu, traiter des facultés qui engendrent les *pensées*, les *sentiments* et les *images*. Ces facultés sont l'*intelligence*, la *sensibilité* et l'*imagination*.

Après l'analyse des *facultés* qui concourent aux œuvres littéraires, nous déterminerons les lois de la composition, ou de l'art de faire un tout satisfaisant des *pensées*, des *sentiments* et des *images* qu'on veut répandre dans l'âme et l'esprit de ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent.

Quand on a dessiné et groupé des figures sur une toile, il reste encore à les animer par des couleurs qui leur soient appropriées. En littérature, les couleurs ce sont les paroles, et la partie qui s'occupe de la manière d'adapter les mots aux pensées, aux sentiments et aux images, prend le nom d'*élocution*, lequel vient d'un mot latin qui signifie *parler*.

Ainsi le cours de littérature comprendra quatre parties :

La première, analyse des facultés;
La deuxième, de la composition;
La troisième, de l'élocution;
La quatrième, des divers genres littéraires.

Mais ce ne serait là que le cadre d'un cours théorique; pour ne rien laisser à désirer, nous joindrons un cours de littérature historique qui se divisera en deux sections; en histoire générale des littératures, ou analyse des principaux monuments littéraires de l'antiquité et des temps modernes, et en histoire de la littérature française ou analyse des chefs-d'œuvre de notre langue, accompagnée de la biographie des grands écrivains.

Dans ce rapide tableau de l'histoire de la littérature, nous aurons soin de faire une distinction qui échappe d'ordinaire aux *biographes* de la littérature. Nous distinguerons le fait de l'idée, le fait qui s'impose brutalement et l'idée qui conquiert pacifiquement et civilise; considérée comme histoire des idées, on sent combien la littérature grandit et quelle est sa portée dans l'enseignement moral des jeunes générations. Attila est venu portant partout la dévastation et il a passé comme un vent d'orage: Jésus-Christ a dit quelques paroles aux peuples étonnés, et il a changé la face du monde. Attila, voilà le fait; Jésus-Christ, voilà l'idée.

SERDUKOF.

En 1706, sur le Voloek (1), situé entre le Msta et la Tvertza, dans le gouvernement de Novgorod, le voyageur s'arrêtait charmé, devant une petite maison de bois, en forme de chalet, et un joli moulin entourés tous deux d'un jardin parfaitement cultivé, et donnant en abondance tout ce que permet une latitude de cinquante-huit degrés.

Le chalet était habité par un vieillard et deux enfants. Une génération manquait entre eux; les enfants étaient orphelins; le vieillard était leur grand-père. Quant au moulin, il marchait sous la direction du vieillard, en attendant que le petit-fils atteignît l'âge de le conduire à son tour.

La propreté et la symétrie intelligente qui régnaient dans la maison et le jardin, frappaient d'autant plus, que tel n'était point l'ordinaire chez les paysans russes du dix-huitième siècle, pas plus que cela ne paraît l'être chez ceux du dix-neuvième.

En effet, hors les habitants de la petite Russie, c'est-à-dire des gouvernements d'Ekatérinoslaw, de Karkow, et leurs avoisinants, le paysan russe est sale, et ne connaît aucun des besoins que la civilisation

amène. Qu'il ait, pour l'hiver, la laine de sa peau de mouton sur le corps; que l'été, il se trouve possesseur de deux chemises, roses ou bleues, qu'il aura soin de porter par-dessus ses chausses, et sa garde-robe est complète. Quant à ses meubles, ils se réduisent, en général, à un poêle immense et à un coffre circulaire, espèce de divan de bois, qui sert de siège et de lit.

Cette première partie du dix-huitième siècle est l'époque la plus mémorable de l'histoire russe.

On a dit que l'homme supérieur ne manque jamais aux besoins impérieux qui surgissent; on pourrait dire encore qu'il est assez rare qu'il ne soit point précédé de pionniers chargés de lui aplanir les voies. Philippe devança Alexandre; Octave ne vint qu'après César; Charlemagne après les Pépin.

Si les Ivan III et IV n'avaient, par leur politique habile et leur vaillance, travaillé à former un tout homogène de ce vaste empire, lequel, avant eux, n'était qu'une confédération de républiques oligarchiques; si l'un des deux, le Terrible, n'avait, par sa tyrannie peut-être, autant que par son adresse et sa ténacité, dompté et soumis cette fière et sauvage noblesse, qui dictait

(1) Les Russes appellent Voloek, dérivé de Voloekou, je porte, toute langue de terre, séparant entre elles deux rivières navigables.

des lois à ses prédécesseurs; Pierre I^{er} usait sa vie à cette œuvre, et l'ère de la civilisation russe se trouvait retardée d'un siècle!

Le titre de Grand, que la postérité décerne à Pierre Romanoff, est dû, moins à ses armes qu'à cet esprit profond et judicieux, qui lui faisait prendre, entre tous, le chemin le meilleur pour arriver au bien, et à cette force de volonté qui l'y faisait marcher quand même, dût-il déchirer son cœur et ses mains aux aspérités de la route.

Pierre, qui savait distinguer le vrai but et y tendre, ne pouvait manquer de savoir aussi deviner les hommes de valeur, et de les attirer à lui.

C'est ainsi qu'autour de lui se trouvaient des gens de tous pays : Français, Hollandais, Allemands et Anglais, mérites glanés çà et là, et dont il avait su se composer une glorieuse gerbe.

Mais, s'il était heureux de s'attacher les étrangers illustres, son cœur s'épanouissait d'une joie profonde, lorsqu'il était mis à même de signaler une étincelle jaillie du sol de sa chère patrie!

Les deux enfants du Volok, situé entre le Msta et la Tvertza, offraient les deux types bien distincts des parents qu'ils avaient perdus; l'une, la fille, ne pouvait nier le sang russe qu'elle tenait de son père et de son grand-père, sang frais et pur, donnant aux joues un éclat qui se marie agréablement au bleu des yeux et à la couleur foncée des cheveux; l'autre, le garçon, plus jeune de deux ans, présentait ce beau caractère allemand-slave, que l'on trouve chez plusieurs membres de la famille impériale, aujourd'hui régnante; traits grands et nobles, front de rêveur ou de penseur, œil qui semble suivre dans l'air un point invisible à tous, pôle mystérieux ignoré du vulgaire, mais que montre la foi.

« Enfants, dit un soir de Noël, le vieux grand-père, assis auprès de son vaste poêle; enfants, encore une année sur nos têtes! pour vous, cette année passée est un pas de plus dans la vie; pour moi, c'est un pas de plus dans la tombe! Enfants, votre vieux grand-père, votre seul appui, appui tremblant et fragile qui va vous manquer au premier

jour, voudrait, en s'en allant, emporter l'idée que votre travail vous peut mettre à l'abri du froid et de la faim. Tu ne connais pas cela, Serdukof, mais si je venais à mourir, c'est pourtant ce qui vous atteindrait tous deux. — Pourquoi, Papinka? Serdukof est robuste; voyez ses bras. — Et à quoi lui servent ces robustes bras, ma douce Mashinka? m'ont-ils jamais aidé à creuser un sillon? ont-ils, à mon exemple, frappé les grands arbres de nos forêts, ou relevé les pans abattus de notre chaumière, ou réparé les volants de notre moulin? Quand je mets aux mains de ton frère ou la bêche qui creuse, ou la hache qui entre au cœur de l'orgueilleux sapin, il part d'un pas assuré qui me réjouit, puis ce pas se ralentit bientôt; sa tête se penche, la hache ou la bêche lui échappe des mains; frappé d'immobilité, il s'arrête aux bords du Msta ou de la Tvertza, ou bien encore il va comme un fou, d'une rive à l'autre, comptant, mesurant ses pas, et consultant je ne sais quel papier, quelles figures, quelles grandes lignes, qu'il ne quitte ni nuit ni jour; le soir le surprend à cette inutile besogne, et la nuit, il brûle notre résine, pour contempler de nouveau ce papier maudit, dont un jour, bien sûr, je finirai par m'emparer, et que je me donnerai la joie de brûler bel et bien. Mais regarde, Masha, regarde si c'est là un être raisonnable, comme toi et moi; il a des oreilles et ne nous entend point, comme dit le psaume; il a des yeux, et ne se doute point seulement que nous soyons là. Je te dis, Doushamaïa, qu'il me rendra la mort amère, et que, te le laissant pour seul soutien, c'est te laisser sans protection. »

A cette idée, deux larmes coulèrent sur les joues ridées du vieillard; et, à leur aspect, un nuage passa sur le front blanc de la jeune fille, qui vint, de ses lèvres, recueillir ces saintes et pieuses larmes; puis, posant la main sur l'épaule de son frère : « Brat (frère), lui dit-elle, le souper de Noël est servi. »

Le jeune homme tressaillit, se leva, prit à la table sa place accoutumée, et mangea, sans paraître avoir conscience qu'il mangeait.

« Non, cela ne peut durer ainsi, reprit le

vieillard; qu'as-tu? Pourquoi ce front pensif? Est-ce là un front de seize ans? As-tu quelque souci? Que ne parles-tu? Que ne t'expliques-tu? Ton lot de meunier-agriculteur ne te convient-il pas? La casaque brodée du soldat, ou la riche livrée des valets te ferait-elle envie? Dis, au moins, dis ce que tu as dans l'âme; dis pourquoi tu fuis le travail; dis à quoi tu rêves; dis ce qui fait que tu ne ris point, et que tu ne te mêles jamais aux jeunes garçons de ton âge; on s'explique, on n'abreuve pas ainsi d'amertume un pauvre vieux grand-père, qui ne tient à la vie que par ce qui lui reste de ses enfants. »

Le grand œil gris de Serdukof brilla; son front se releva; ses narines se dilatèrent sous l'impression de quelque sensation impérieuse; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et son aïeul et sa sœur le regardaient, haletants, croyant qu'il allait enfin expliquer le mystère de son étrange conduite; mais ce feu soudain se calma; son œil gris s'enveloppa de ses cils abondants et soyeux; et il dit d'un ton simple et doux : « Père de mon père, je travaillerai; je promets, sur tes cheveux blancs, que ce que faisait mon père, je le ferai; et tu sais qu'il était connu pour le premier meunier du Volok. — Vrai, Doushinka? — Vrai, mon père! »

Le ton résolu, l'air franc du jeune homme, apportèrent, sans doute, la conviction au cœur du vieillard, car la sérénité revint égayer son front; et la soirée de Noël s'acheva, sous l'humble toit, au milieu des pratiques naïves, employées encore aujourd'hui, chez les grands aussi bien que dans le peuple, pour tâcher de pénétrer l'avenir. La cire vierge fut fondue, puis précipitée dans un seau de neige, et, là, se tordit en cent figures bizarres, dans lesquelles le bon grand-père, moitié railleur, moitié crédule, vit apparaître les époux que devait trouver Mashinka, et les destinées qui se préparaient pour Serdukof. Ensuite, lorsque vieillard et jeunes gens se trouvèrent las de ces badinages, trop souvent pris au sérieux, ils allèrent y rêver, non sur le coffre traditionnel, mais dans leurs petites chambres; car chacun avait la sienne; c'était un luxe introduit par l'Allemande Wilhelmine, mère de Serdukof et de Mashinka.

A partir de cette veille de Noël, quatre années s'écoulèrent, pendant lesquelles Serdukof tint vaillamment sa promesse. Quelles que fussent ses préoccupations intimes, le travail n'en souffrit point; et lorsque arriva la dernière heure du bon grand-père, il put mourir en paix et plein de confiance dans l'avenir de ses deux enfants.

Et, pourtant, que d'insomnies fiévreuses avaient, pendant ces quatre années, tourmenté le jeune meunier; que de fois, en cachette il est vrai, il avait repris et étudié cette carte dont la vue n'irritait plus son aïeul; que de fois son cœur s'était gonflé et sa tête fièrement redressée à l'idée gigantesque, éclosée dans son esprit, à lui, pauvre enfant ignorant, vase d'élection, choisi par le Seigneur, pour en doter le monde! Et ce n'était point d'orgueil que s'enivrait ainsi sa jeune âme; c'était de ce bonheur immense que fait éprouver un immense bienfait!

Car il savait que son idée serait féconde; il y avait foi; seulement, voulant laisser couler en paix les derniers jours de son grand-père, il avait reculé l'instant où il essaierait de la produire, et ne s'était permis, comme adoucissement à cette contrainte, que de tout confier à sa sœur.

Mashinka, moins enthousiaste et de vues moins élevées que son frère, possédait cependant une justesse d'esprit remarquable; elle comprit vite et fut émerveillée; aussi quand venaient les jours de repos, alors que le grand-père les croyait livrés aux plaisirs de leur âge, on les eût trouvés dans quelque ravin du Volok, accroupis devant une vaste carte; l'un armé d'un crayon, et traçant des lignes, à partir de la mer Caspienne, jusqu'à la Baltique, en passant le Volok; et l'autre, suivant la démonstration avec ce regard convaincu qui est l'encouragement et la récompense du génie.

Le grand-père mort, Serdukof, debout devant sa sœur, ses beaux cheveux châtains séparés sur le front, et les yeux brillants et pleins d'espoir, lui dit un jour : « Mashinka, l'heure est venue. — Oui, répondit-elle. » C'en fut assez; ces deux braves et courageuses natures s'entendaient; depuis longtemps, d'ailleurs, le projet avait été analysé et mûri; on n'y pouvait rien

ajouter; on n'en pouvait rien retrancher; il ne s'agissait plus que de l'exécution.

La petite maison et le moulin furent vendus, non sans un profond serrement de cœur, il est vrai; c'était le nid des jeunes années, c'était là que l'idée avait illuminé le cerveau du jeune homme! Lorsqu'on eut réuni et converti tout ce qu'on possédait, en valeurs portatives, on prit la route du Nord, et l'on se dirigea vers cette ville, fabuleuse pour beaucoup de Russes de l'époque; ville que Pierre arrachait aux marais et aux rivages de la Néva, et qu'il savait devoir être un rempart contre les invasions suédoises.

Une grande pensée éclôt sans qu'on y songe; on la reçoit de Dieu; il est doux de s'y appesantir, de la développer, d'en faire pendant de longs jours l'aliment de sa tête et de son cœur; mais quand il s'agit de la propager, de lutter contre des esprits prévenus, entêtés, orgueilleux, ineptes, auxquels on ne peut faire parvenir une étincelle du feu qui vous brûle; quand il s'agit de combattre la mauvaise volonté manifeste, l'envie ou le mépris; quand il faut, surtout, que cette idée soit recueillie et comprise par un de ces hommes placés si haut que les bruits d'en bas ont peine à monter jusqu'à eux; c'est alors que commence le martyre de l'homme de génie, et que, pour lui, viennent à la fois les angoisses terribles, les efforts surhumains, les larmes amères dévorées en silence; les cris de désespoir jetés au ciel, mais que le Seigneur pardonne et dont il a pitié, car c'est une grande douleur que de crier ainsi! Et, enfin, la crainte mortelle, indicible, de mourir avant que d'avoir vu son idée éclore!

Aucune de ces angoisses ne fut épargnée à Serdukof.

Ils étaient tous deux, le frère et la sœur, arrivés à ce bourg de Pierre, dont Catherine II a fait l'une des premières villes de l'Europe; ils s'étaient installés le plus modestement possible, et menaient la vie la plus frugale. Cependant, aux poignantes déceptions de chaque jour vinrent bientôt se joindre les préoccupations du lendemain. Prendre toujours, quelque peu que ce soit, sans rien remettre jamais, ne peut manquer d'amener l'heure fatale où il ne reste guère que la seule espérance; encore faut-il

que la foi ait été assez robuste pour résister à d'incessants dégoûts.

Cette heure fatale ne tarda point à sonner pour Serdukof et Mashiinka. La sœur, sans se plaindre, vendit tout ce qu'elle put vendre, ne gardant que le vêtement qui la couvrait; le frère s'en aperçut, et, ce jour-là, se rendit, plus sombre et plus désespéré, à la place où il s'obstinait à se tenir, sur le chemin que prenait Pierre I^{er}, pour se rendre à une petite maison élevée de ses mains, et que l'on voit aujourd'hui recouverte d'une autre maison qui lui sert d'écrin.

Serdukof, qui avait frappé vainement à toutes les portes pour arriver au tzar, se voyant à bout d'expédients et de ressources, s'était dit qu'en s'offrant journellement aux yeux du maître, il finirait par en être aperçu, et pourrait ainsi parvenir à se faire entendre.

« Que je lui parle seulement, se disait ce pauvre martyr, que je lui parle, et tous nos maux sont finis! »

La pensée qui fermentait dans le cerveau de Serdukof donnait à ses yeux un éclat qu'on ne pouvait longtemps soutenir, et qu'il était impossible de ne pas remarquer.

Pierre ne tarda point à s'étonner de ce regard fixe et persistant qui chaque jour s'attachait à lui et le suivait; il crut d'abord que ce regard ne venait que d'un étonnement naïf; mais quand, dix fois de suite, il l'eut retrouvé, le même toujours, si ce n'est plus brillant de quelque larme rebelle, il en fut frappé, fit un signe, dit quelques mots à l'oreille du général Lefort, l'un de ces étrangers qui s'étaient attachés à sa fortune, désigna le jeune homme aux longs cheveux châtain, puis continua sa route vers le modeste réduit où il se plaisait à essayer tour à tour les différents métiers de charpentier, de menuisier ou de constructeur de bateaux.

Peu d'instants après, dans une petite chambre à coucher où l'on montre encore aujourd'hui la robe de chambre et les pantoufles du héros, un homme de large stature, et dont un air de grande bonté tempérait la sévérité du front, avait la main sur une carte, que de longues lignes coupaient de l'est à l'ouest, et les yeux levés sur un jeune homme, à la tenue ferme et

modeste, debout et découvert devant lui. C'était Pierre I^{er}, l'empereur de toutes les Russies, et le paysan Serdukof.

« Quel âge as-tu ? demanda Pierre au jeune homme. — Vingt-deux ans, sire. — Vingt-deux ans ! et tu as pu concevoir un tel projet ? — Sire, il y a sept ans qu'un marchand d'images vint chez nous, et que je découvris cette carte roulée au fond de ses ballots. Je m'y arrêtai, surpris et émerveillé de la grandeur de votre empire. Le marchand rit d'abord, puis, à ma prière, voulut bien me dire ce qu'il savait touchant ces lignes qui signifient des fleuves, des montagnes, des limites ; puis, comme mon grand-père lui avait beaucoup acheté, il consentit à me laisser la carte pour les seuls vingt kopecs dont je me trouvais possesseur. Jamais, sire, hors l'instant actuel, où j'ai le bonheur de me trouver devant vous, jamais joie plus grande n'inonda mon cœur, qu'alors que je vis à moi cette belle carte en face de laquelle a surgi cette idée d'une immense voie d'eau, reliant les deux extrêmes frontières de la Russie. Voyez, sire, le Volga a pour affluent la Tvertza ; en coupant le Voloïk, dont la plus grande largeur n'est que de cinq verstes (cinq kilomètres), la Tvertza est mise en communication avec le Msta ; le Msta, par le lac Mstino, arrive au lac Ilmen et à la Néva, et, dès lors, communication directe entre la mer Caspienne et la Baltique. — Seigneur, s'écria Pierre, tu sèmes le génie comme la graine des fleurs ! — Mais, sire, continua le jeune enthousiaste, ce n'était pas le tout que d'être saisi par la grandeur et l'utilité du projet ; il fallait encore se convaincre que l'exécution n'en offrirait pas d'insurmontables difficultés ; il fallait voir de quoi se composait le terrain du Voloïk ; s'il ne révélait pas de ces couches de granit, devant lesquelles l'homme n'a point encore appris à passer outre. Je mis des jalons sur la ligne que pourrait suivre

le canal, je creusai à différentes distances, et me convainquis que rien n'était plus simple que de faire communiquer le Msta et la Tvertza. — Simple comme les lois de la gravitation ! simple comme la découverte d'un nouveau monde ! C'est le propre des grandes choses de paraître simples dès qu'elles nous sont révélées... Mais tu es, ici, seul ? demanda Pierre, après quelques minutes de réflexion profonde. — Avec ma sœur, sire. — Ainsi, pauvres enfants, vous avez quitté amis et pays ; vous avez osé affronter l'insuccès, ce qui veut dire la misère ! — Et la mort, sire. Oh ! oui, Maskinka et moi, nous en serions morts. Mais cela ne pouvait être ; Dieu n'envoie pas les bonnes idées pour qu'elles restent stériles, au fond du cerveau d'un pauvre homme ! — Oui, tu as raison, mon fils, les idées sont les plus riches présents du Seigneur, et ce n'est pas en vain qu'il les inspire !... Je veux que, dans dix ans, nos lourds bateaux du Volga passent à travers le Voloïk, et que ce canal porte ton nom ! Va, mon fils, le nom des conquérants passe à la postérité, accompagné souvent de malédictions et de larmes ; le tien prendra place à côté des bienfaiteurs de l'humanité ! »

Ah ! que ce soir-là, le pain noir sembla bon et savoureux, à Serdukof et à Maskinka !

« Douce et bonne âme, lui disait le jeune homme, tu m'as rendu moins âpres et moins rudes les mauvais jours du doute et de l'attente ; tu partageras mon bonheur ; nous ne nous quitterons jamais. »

Dix ans plus tard, le canal Serdukof s'ouvrait à la navigation, aux cris de joie d'une foule immense, accourue de partout, et fière de voir son empereur, son héros, présidant à cette inauguration, la main familièrement appuyée sur l'épaule d'un homme portant la longue barbe du peuple.

ADAM BOISGONTIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Fabuliste des Alpes, par A. de JUGE.

Sans vouloir imiter l'inimitable La Fontaine, ni Florian, si gracieux et si spirituel, le *Fabuliste des Alpes* a su tirer un agréable parti de ses apologues, empruntés, pour la plupart, aux scènes champêtres ou bien aux habitudes de la vie moderne; notre siècle, politique, parlementaire, industriel, a laissé son empreinte dans ce volume; mais si les allusions aux choses actuelles sont trop fréquentes, la moralité de ces fables est toujours pure et vraie, les vers sont d'une facture aisée et parfois élégante, et nous, Français, nous devons accueillir ce volume avec d'autant plus de faveur et de reconnaissance, qu'il est né en Savoie, dans ce pays où la langue française est cultivée avec tant d'amour, et qui a donné à notre littérature les œuvres des deux de Maistre, si remarquables à des titres divers (1).

Ce recueil n'était pas destiné à la publicité; il est né d'une espèce de défi littéraire entre un père et un fils. La veille d'un jour de congé, un élève d'humanités avait, pour sujet de composition, une fable en vers français; bien qu'initié aux principes du genre, notre La Fontaine en herbe ne savait trop comment faire *parler ses bêtes*. Témoin de son embarras, son père eut la cruauté d'en rire. L'enfant prit fort mal la chose, et voulant se venger de l'auteur de ses jours sans lui manquer de respect, il le pria instamment de composer lui-même le malencontreux apologue. La question ainsi posée, un refus devenait impossible. Le père fit donc le brave, et se mit hardiment à l'œuvre. Le fabuliste improvisé ne réussit pas trop mal, et quoiqu'un peu désappointé, son fils fut forcé de le reconnaître pour son maître. Aussi, dès ce moment, le disciple eut souvent recours au *génie paternel*. La fable marchait avec eux de compagnie, et

chaque promenade se terminait par un apologue plus ou moins dicté par les circonstances du jour. Les études du père et du fils ont fourni le volume auquel nous allons emprunter quelques feuillets :

LA GOUTTE DE ROSÉE.

Or, une goutte de rosée,
Sur un brin d'herbe déposée,
Disait avant l'aube au soleil :
« Bel astre, écoute ma prière,
Hâte-toi, sors de ton sommeil;
Viens, en rayonnant sur ma sphère
M'inonder de cette lumière
Que tu répands à ton réveil. »
Le ciel exauça l'imprudente.
Du sommet de nos monts neigeux,
Sur la campagne palpitante,
Le Dieu du jour lança ses feux.
La goutte de rosée à l'instant s'illumine,
Et sur la tige qui s'incline,
Au souffle du zéphyr naissant,
Devant les fleurs de la vallée,
Comme une perle déroulée,
Étale avec orgueil son prisme éblouissant.
Mais, hélas ! tout triomphe est de courte durée
Plus d'un guerrier fameux l'éprouve de nos jours.
Au sein de la voûte éthérée
Le soleil, poursuivant son cours,
Réchauffe l'atmosphère,
Et la vapeur légère
Qui flotte à l'heure du matin,
S'enfuit de la prairie
Comme une broderie
Sur le flanc du coteau lointain.
Sous l'haleine embrasée,
La goutte de rosée
Lutte en vain contre le destin.
Comme un parfum qui passe
Elle monte et s'efface
Dans la céleste immensité
Sans même en sa disgrâce
Laisser sa faible trace
Au brin d'herbe qu'elle a quittée.
O vous ! joyaux cachés dans une ombre pudique,
Vierges dont le secret entoure la beauté,
N'allez pas, désertant le foyer domestique,
Appeler le soleil de la célébrité !

LE LIVRE D'IMAGES.

Fatigué d'agiter son fragile jouet,
Près de sa jeune mère un enfant se jouait
A tourner les feuillets d'un beau livre d'images,
C'était (n'en dites rien à nos prétendus sages)

(1) Joseph de Maistre, auteur du *Pape*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg*; Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la cité d'Aoste*.

Non ces hardis dessins, ces bizarres croquis
Où l'homme bêtement comme un singe grimace ;
Non, ces albums dorés, ces tableaux où Paris
Sous la main de la mode et pose et se prélasso :
C'était ce petit livre imprimé dans le ciel,
Qui, confident de l'Éternel,
Seul, aurait suffi pour la terre,
Si les hommes savaient s'aimer ;
C'était ce livre saint que notre foi révère,
L'Évangile, osons le nommer.
Témoin des doux transports que chacune des pages
Faisait éclater chez son fils,
La mère doucement lui dit : — Tes yeux ravis
Dévorent ces belles images !
Tu fais bien ; mais crois-tu que sur ce blanc vélin
Cela se soit fait de soi-même ?
— Oh ! non, répond l'enfant ; je sais bien qu'une main
A tracé ces dessins que j'aime.
— Voudrais-tu donc, mon fils, en connaître l'auteur ?

— Petite mère, oh ! de grand cœur !
Mène-moi près de lui. — Que pourras-tu lui dire ?
— Mais... rien... — C'est bien peu !... tu veux rire ?
— Tiens, je l'embrasserais, je crois,
Avec autant d'amour que toi, mère chérie !
N'est-ce donc pas ainsi qu'on remercie ?
Dit l'enfant de sa douce voix.
Le monde devant nous est un livre d'images
Tombé des mains de Dieu dans un jour solennel ;
Nous admirons parfois ses magnifiques pages ;
Mais notre cœur ingrat se souvient-il du ciel !...

Ces deux morceaux pourront faire juger
la manière de l'auteur, plus poétique qu'elle
n'est piquante, un peu grave, un peu mélancolique parfois, mais morale, sage et vraie toujours.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL FILOSOFO ED IL PRINCIPE.

FAVOLA.

Un misero Filosofo
Tratto da irata sorte
Amaro vitto a mendicare in corte ;
Di eccelso Prince, per più ria sventura,
Aveva il figlio giovinetto in cura.
Diceasi, che l'uom saggio in lui dovea
Sparger di senno e di scienza i semi :
Ma s'ei talor volea
Agli studi chiamarlo,
E dai giochi distrarlo,
Correa questi alla madre,
O sen fuggiva al padre,
E allora il genitore
Accusando il Filosofo
Di soverchio rigore :
Tu, gli dicea, vuoi del mio caro figlio
Con tanta folla di studi e precetti
Por la vita in periglio.

Si acchetava il Filosofo a quei detti ;
Ma vide un giorno a sorte nel giardino
Che il suo signor tenea le luci intente
In un arbor nascente,
Mentre il cingea di spina il contadino ;
E avvicinosi a quello
Gridando : O Giardinere
Mal conosci il mestiere ;
Presto quell' arboscello
Tu vedrai suffocato, e a morte spinto
Dalle importune spine, onde l'hai cinto.

LE PHILOSOPHE ET LE PRINCE.

FABLE.

Un pauvre philosophe, contraint par sa mauvaise fortune de chercher à la cour un pain rempli d'amertume, avait, pour comble de malheur, reçu la tâche d'élever le fils d'un prince puissant. Le sage devait, disait-on, jeter dans l'esprit de son jeune élève les semences de la raison et de la science ; mais s'avisait-il de l'appeler à l'étude et de l'arracher au jeu, l'enfant courait aussitôt vers sa mère ou bien se réfugiait auprès de son père. Celui-ci, reprochant au philosophe sa rigueur excessive : — Eh quoi ! disait-il, veux-tu, à force de travail et de leçons, mettre en danger la vie de mon fils bien-aimé ?

Le philosophe devait se résigner devant de semblables paroles. Or, voici qu'un jour il aperçut, dans le jardin, son maître qui tenait les yeux fixés sur un arbuste qu'un paysan était occupé à entourer d'épines. Il s'approcha et dit : — Jardinier, tu ne sais guère ton métier ; tu ne tarderas point à voir cet arbuste étouffé et tué par les épines nuisibles dont tu lui as fait une ceinture.

Il Prince, che l'udio,
Di tacer fatto cenno al Giardiniere,
Che già volea rispondere,
Così a dir prese: Filosofo mio,
In ben vano pensiero
Tu sei caduto adesso;
L'arboscello difeso, e non oppresso
Fia dalle spine, che costui vi pose.

Il Saggio allor rispose :
Perdona idea sì stolta.
Anch'io pensai, qual tu dici, una volta;
Ma d'ingannarmi poi, signor, credei,
Quando uddi dal tuo labbro
Che dagli studii, e da' precetti miei
Era posta in periglio
La vita di tuo figlio.

GIOVANNI GHERARDO DE ROSSI.

Le jardinier allait répondre ; mais le prince, lui faisant signe de se taire : — Mon cher philosophe, dit-il, tu tombes dans une bien grande erreur : cet arbuste sera non pas tué, mais défendu par les épines dont on l'a muni.

— Excusez ma sottise, répliqua le philosophe. Autrefois je pensais comme vous, monseigneur ; mais je reconnus que je m'étais trompé, lorsque je vous entendis vous-même dire que par le travail et par mes leçons je mettais en danger la vie de votre fils.

M^{lle} LOUISE MERCIER.

UNE IMPRUDENCE DE JEUNE FILLE.

Un fiacre, portant sur l'impériale une malle couverte sur toutes ses faces de carrés de papier, blancs, roses, jaunes, bleus, indiquant un long voyage en chemin de fer, venait de s'arrêter devant une jolie maison dans l'un des quartiers opulents de Paris ; un homme, d'un âge mûr, d'une physionomie ferme et douce à la fois, en descendit ; une dame dont les traits offraient une grande ressemblance avec ceux du voyageur, se dirigea précipitamment vers la porte qui s'ouvrait au même instant, et le frère et la sœur s'embrassèrent avec transport.

« Vous voilà donc, mon cher Victor !

— Savez-vous, Adèle, qu'il y a six mois que je suis parti ! six mois entiers passés au fond de l'Allemagne à m'occuper d'affaires ! Oh je n'y tenais plus ! notre famille va être au grand complet, Georges quittant sa fabrique pour arrêter l'époque de son mariage ; j'ai tout terminé là-bas, désavantageusement peut-être ; un peu de bonheur ne vaut-il pas mieux que beaucoup d'argent ? Mais où donc est Marie ?

— Marie est sortie, dit madame Dervières, elle va rentrer ; parlez-moi de vos affaires, reprenait-elle pour détourner la conversation.

— Oui, oui, plus tard. Avec qui donc est-elle sortie ?

— Avec notre cousine, qui m'enlève ma fille un peu plus souvent que je ne le voudrais ; mais il m'en coûte de contrarier Marie.

— Ah ! c'est vrai, Amélie est logée dans cette maison, maintenant. Ce rapprochement avec notre cousine m'inquiète, ma chère Adèle, pour notre paix et notre bonheur à tous ; vous avez hâté mon retour en m'apprenant l'installation d'Amélie dans votre maison ; il m'a semblé qu'une mauvaise influence planait sur vous et je suis accouru.

— Votre tendresse vous a exagéré notre péril ; Marie, il est vrai, s'est attachée à Amélie plus que je ne l'aurais souhaité, mais il était bien difficile d'empêcher cette liaison en habitant la même maison qu'Amélie ; qu'y avait-il à faire ?

— Il y avait... il y avait à déménager.

— Oh ! Victor ! le procédé eût été violent.

— Chère Adèle, je vous l'ai dit bien des fois déjà, je ne vous connais pas d'autre défaut que l'excès de vos belles qualités. Vous êtes si bonne que, de peur de froisser une femme que vous n'estimez pas cependant, vous livrez votre fille à ses mauvais exemples, à ses mauvais conseils peut-être ; doit-on exagérer la bonté jusqu'à manquer de jugement et de prudence ? Souvenez-

vous qu'Amélie est méchante; elle a eu un mari, pauvre homme ! Elle a eu un enfant, elle ne l'aimait pas, Dieu le lui a retiré ! Et c'est cette femme dont vous avez accepté l'intimité ! Il faut fuir les méchants, Adèle, quand on n'a plus l'espoir de les corriger : tout commerce avec eux porte malheur.

— Vous avez raison, Victor; j'en conviens avec vous ; la fermeté poussée même jusqu'à la rudesse, est malheureusement nécessaire en certaines occasions ; mais avouez que le rôle de juge impitoyable est bien pénible pour une femme ; cependant comme mère, je l'aurais rempli dans toute sa rigueur, si le prochain mariage de Marie ne devait rompre ces rapports. »

A ce moment la porte s'ouvrit, et une charmante jeune fille de seize ans s'élança dans les bras de M. de Frémont ; derrière elle, était entrée madame Amélie de Rouvières ; son extérieur paraissait justifier la répulsion de son parent ; une teinte jaune, uniforme, s'étendait sur son visage ; l'expression de ses traits était en désaccord continu avec les démonstrations d'intérêt qu'elle prodiguait à tout le monde ; elle se jeta sur M. de Frémont, elle l'embrassa, elle trouva même une larme d'attendrissement en l'honneur de son retour, et au souvenir des différends qui l'avaient éloignée de ses parents bien-aimés ; bref, elle étourdit son cousin de protestations, elle l'étouffa de caresses, elle le réduisit au silence en s'emparant de la parole, et racontant avec volubilité tous les détails de son intimité avec ses parentes. « Vous n'y étiez pas, disait-elle, mon devoir était de tenir compagnie à ma cousine, de procurer quelques distractions à Marie ; elles passaient presque toutes leurs soirées chez moi ; je vois un peu de monde, j'ai de nouvelles relations.

— C'est un peu votre habitude, interrompit M. de Frémont...

— Je vois entre autres un homme d'un esprit éminent, qui ne peut manquer de vous intéresser ; il vous plaira, j'en suis certaine, malgré ses opinions politiques, qui sont fort avancées.

— En ce cas, il me semble difficile que nous nous entendions ; les opinions politiques ne divisent que ceux qui auraient été

divisés par la dissemblance des idées et des sentiments.

— Vous verrez ce jeune homme, il a une éloquence remarquable ; il est absent en ce moment, mais j'espère qu'il reviendra bientôt, et je me réjouis de vous voir aux prises.

— Je ne sais si vous aurez ce plaisir, répondit M. de Frémont, avec une impatience croissante ; je n'aime pas les nouveaux visages, les caractères à étudier ; je suis, vous le savez, un peu misanthrope, peut-être même bourru ; j'aime ma sœur, ma nièce, mon neveu Georges Villiers, et il ne me reste ni loisirs ni sentiments à consacrer à d'autres.

— Victor, dit madame Dervières en interrompant son frère avec empressement, votre bain vous attend, et vous devez avoir besoin de repos.

— Oui, sans doute, ma chère Adèle, j'accepte. Pardon, Amélie ; vous comprenez que les fatigues du voyage...

— Sans doute et je vous laisse ; au revoir ; vous avez beau dire, je veux tenter de vous rendre plus sociable.

— Enfin !... dit M. de Frémont avec un soupir de soulagement, enfin la voilà partie ; je n'ai pas besoin de repos, mes chères bien-aimées, je n'ai besoin que de vous voir et de vous entendre ; parlons de Georges, qui arrive demain. Combien nous serons heureux, ma chère Marie, ta mère et moi, le jour où nous remettrons ta destinée entre ses mains ! Quel noble guide à te donner ! tu peux l'aimer et l'honorer à la fois, son cœur est à la hauteur de son intelligence ; en lui, la raison n'est point égarée par l'imagination, la logique n'a point attiédi l'enthousiasme. Aie confiance en lui, comme tu as confiance en nous, et ton bonheur sera aussi assuré qu'il peut, hélas ! l'être ici-bas ! Une légère rougeur monta aux joues de Marie.

— La fille n'a jamais rien caché à sa mère, dit madame Dervières en attirant vers elle Marie toujours plus rougissante, la femme n'aura jamais une action, une pensée, à cacher à son mari.

AU COIN DU FEU.

— Voyons, Marie, dit M. de Frémont

dis-moi comment s'est passé votre temps durant mon absence ; ta mère paraît si occupée à me refaire ma place dans la maison, que je crains fort que nous ne passions presque toute notre soirée sans elle ; voyiez-vous Amélie bien souvent ?

— Oui, mon oncle, c'était là notre principale distraction ; ce jeune homme, dont elle vous a parlé, M. Firmin, venait souvent chez elle. C'est un bien beau caractère ; quelle austérité ! quel désintéressement ! On se sent tout humilié, en l'écoulant, de faire tant de concessions aux plaisirs et aux vanités de ce monde, de tolérer le mal, et de pactiser, comme il dit, avec l'injustice.

— Vraiment !

— Mais dis-moi, que fait-il ce M. Firmin ?

— Je ne sais, je crois qu'il ne fait rien ; il me semble lui avoir entendu dire que ses parents le destinaient au barreau, mais qu'il ne pouvait se décider à faire le métier d'invoquer, de défendre des lois aussi iniques que celles qui régissent notre société.

— De sorte que, ne voulant se mêler à aucune iniquité, ce monsieur se croise les bras ? Ces doctrines-là doivent être bien commodes pour les paresseux, et je ne fais pas mon compliment à Amélie du jeune apôtre qu'elle a admis chez elle ; j'ai peu de foi aux étalages, et l'étalage de la vertu me semble le plus suspect de tous. Ma pauvre Marie, je crois que tu en seras pour tes frais d'admiration.

— Oh ! mon oncle !

— Oui, mon enfant, et je t'engage à te souvenir que l'on n'a qu'une certaine somme d'estime à dépenser dans sa vie ; les prodiges l'épuisent en dépenses folles, et lorsque vient une belle et bonne occasion pour l'employer, il ne leur en reste plus rien. Tu vois que je n'ai pas perdu mes habitudes d'oncle grondeur ; ta mère a été si bonne pour Georges et pour toi, qu'elle ne m'a pas laissé d'autre rôle à remplir ; je l'ai accepté, il m'a semblé salutaire d'établir un contre-poids à sa tendresse pour vous, qui tendait à vous épargner toute leçon un peu sévère. J'ai dû, pour maintenir l'équilibre, vous initier aux amertumes, aux déceptions, que l'existence vous

réserve. Mais, mon enfant, ouvre ton piano, et joue-moi la sonate en ré mineur de Beethoven. »

Marie était plongée dans une rêverie profonde ; son oncle dut lui répéter sa demande pour qu'elle l'entendit. M. de Frémont s'installa dans un grand fauteuil, sa sœur vint le rejoindre, et le reste de la soirée se passa à entendre un peu de musique et à causer de la prochaine arrivée de Georges.

DANS UN WAGON.

Le lendemain était le jour où l'on attendait Georges Villiers ; il n'arriva pas cependant, et monsieur de Frémont reçut une lettre qui parut lui causer une violente inquiétude ; il répondit aux tendres questions de sa sœur, qu'une affaire considérable l'occupait, et il s'enferma dans son cabinet pour commenter la lettre que voici :

« Ce qui m'arrive est si étrange, si imprévu, que je vous le raconte en toute hâte, sans réflexions, sans explications, et seulement pour vous avertir d'un retard probable. J'ai pris le chemin de fer à M^{***} j'étais seul dans un wagon. A la première station la portière s'ouvrit et je vis apparaître deux individus ; la figure félonne de l'un d'eux me déplut à première vue. Ils s'installèrent tous deux en face de moi, et se mirent à causer de hautes questions sociales et politiques. L'un d'eux avait une élocution facile, quelquefois même brillante ; je l'écoutais avec l'espèce d'intérêt que l'on peut prendre à entendre un bon instrument bien manié, employé à rendre des idées confuses ou baroques. Mais changeant brusquement de texte ainsi que de visage et d'attitude : laissons là, dit-il, tous ces grands mots, bons tout au plus pour duper les niais ; ce n'est point en rêveries sentimentales, philanthropiques, égalitaires et humanitaires que j'entends passer mon existence ; pour moi je demande à la vie toutes les joies qu'elle peut donner, et j'applique à la satisfaction de mes goûts l'esprit d'observation dont il a plu à la nature de me douer. Quel est le moyen infaillible de dominer les hommes ? c'est de les connaître ; c'est de flatter leurs penchants ;

eh bien, je suis physionomiste; ai-je affaire à un honnête caractère? je deviens plus honnête que lui; à un méchant? je suis plus méchant encore. En voulez-vous un exemple? je prends le premier, ou plutôt le dernier venu; vous connaissez madame de Rouvières, elle a toujours été méchante pour tous ceux qui ont dépendu d'elle; eh bien, elle est pour moi douce et dévouée, elle m'a rendu de ces services devant lesquels recule l'amitié la plus éprouvée; qu'ai-je fait pour cela? je lui ai montré que j'étais son maître en fourberie et en méchanceté. Elle avait très-souvent chez elle une nièce ou cousine, sur laquelle j'aurais aussi exercé tout mon empire, si je n'avais été informé à temps qu'elle ne possédait rien, qu'elle vivait avec sa mère chez un oncle fort riche, mais qui ne doit la doter que si elle épouse un neveu dont il raffole.

» Vous comprenez qu'au nom de notre parente je devins plus attentif.

» Cependant, continuait mon compagnon de voyage, le charme opéra; je m'étais posé en apôtre, et toutes mes théories morales ont si bien tourné la tête à cette jeune fille, qu'elle m'a écrit, à l'insu de sa mère, ainsi que je le lui avais recommandé. « Cette jeune fille vous a écrit? demanda son interlocuteur. — Oui, dit-il négligemment, pour m'envoyer de l'argent, toutes ses économies. » Cette conversation, dont je ne vous donne que le résumé, nous avait conduits jusqu'à notre destination. Mon parti fut pris très-vite. Il fallait arriver à mon but, et surtout y arriver sans bruit. Je montai en voiture avec lui, car vous comprenez que je tenais à le garder à vue; je suis à l'hôtel dans la chambre voisine de la sienne, et dès que j'aurai envoyé cette lettre, j'irai causer avec lui. La conduite à suivre est fort simple; il me faut la lettre de Marie, je l'aurai à tout prix, mais quoi qu'il arrive, que Marie ignore toujours cette funeste affaire.

» Adieu à tous trois.

» GEORGES VILLIERS. »

Le jour où l'on reçut cette lettre fut cruel pour toute la famille; l'attitude de M. de Frémont, en proie aux sentiments les plus violents d'inquiétude et de douleur,

annonçait qu'un événement malheureux était à redouter; toutes ses espérances, tous ses rêves de vieillesse heureuse et paisible étaient compromis; ses craintes se partageaient entre le danger de son neveu et la douleur de voir rompre un mariage qui avait été son désir le plus vif. Ses appréhensions se dissipèrent à la réception d'une deuxième lettre de Georges.

« Je suis peiné, disait-il, je suis presque honteux de vous avoir parlé d'une affaire qui a tourné en arlequinade; j'aurais dû comprendre, cependant, que la lâcheté devait faire partie du caractère qui avait posé devant moi. Après vous avoir écrit, je me suis rendu chez M. Firmin. Monsieur, lui ai-je dit, je suis le fiancé de mademoiselle Dervières; il ne me convient pas que vous conserviez une lettre d'elle, quel que soit le sujet de cette lettre; si vous trouvez ma prétention exorbitante et si vous vous y refusez, vous devez comprendre ce qui nous reste à faire. — Monsieur, répondit cet homme qui avait blêmi, je suis prêt à souscrire à toutes vos demandes; voici la lettre de mademoiselle Dervières; je dois vous dire qu'elle m'avait écrit à l'occasion d'une demande d'argent que je lui avais faite en réclamant le plus profond secret, et que du reste... — Assez, monsieur, l'honneur de mademoiselle Dervières n'a pas besoin de votre témoignage, veuillez seulement ne pas vous ressouvenir d'elle, et même ne jamais prononcer son nom. »

» Notre pauvre Marie, ainsi que j'ai pu m'en convaincre, a été la dupe de ce maître escroc, qui lui avait demandé un prêt d'argent en exaltant tous ses sentiments généreux; on l'avait égarée par de faux raisonnements, on lui avait persuadé qu'une action pouvait n'être pas blâmable, quoique cachée à sa mère; elle a été imprudente, parce qu'elle a cru qu'il ne s'agissait que d'être généreuse; elle a oublié que les meilleures qualités, les plus nobles sentiments d'une jeune fille, doivent être soumis au contrôle tendre et éclairé de ceux dont elle dépend, et qui, seuls, peuvent la diriger vers un but honorable.

» Les quelques heures que j'ai consacrées à tout cela, ont donné le temps à l'un de

mes correspondants de venir m'entretenir d'affaires; il en est une assez importante pour me retenir ici quelques jours; je vous prie, mon cher oncle, de vouloir bien faire toutes les démarches nécessaires pour mon mariage; je désire qu'il ait lieu aussitôt mon arrivée à Paris, et après nous partirons tous, pour venir retrouver les travaux de ma fabrique, qui m'interdisent une longue absence.

» Je vous demande instamment de ne rien dire de tout ceci à Marie avant notre mariage.

» GEORGES VILLIERS. »

AVEU.

Un long entretien eut lieu entre M. de Frémont et sa sœur; les lettres de Georges furent communiquées à cette dernière; elle ne pouvait croire à l'imprudence de Marie, elle voulait courir à elle, l'interroger; son frère l'arrêta en lui rappelant le désir manifesté par Georges, et il fut convenu que l'on agirait comme il l'avait demandé.

Les préparatifs se poursuivirent donc en grande hâte; Marie était en proie à une émotion si extrême, qu'il était difficile de l'attribuer à l'approche d'un mariage, non-seulement consenti, mais désiré par elle; ce mariage, d'ailleurs, ne l'obligeait point à répudier, pour une affection nouvelle, ses anciennes affections; la mère de Marie avait été une seconde mère pour Georges, et elle ne devait jamais quitter ses enfants.

Un soir, comme madame Dervières était seule dans sa chambre, elle vit entrer Marie, pâle et agitée : Ma mère, lui dit-elle, je crois avoir commis une faute; il m'est impossible de vous la cacher plus longtemps; il m'est impossible de songer à revoir Georges si vous ne m'avez tranquillisée. Il y a quelque temps, après avoir passé une soirée chez Amélie, je trouvais, dans ma corbeille à ouvrage, un papier plié en quatre, et ne portant aucune adresse; j'aurais dû vous l'apporter, mais je l'ouvris sans défiance, je le lus sans réflexion, et, après

l'avoir lu, je ne sais comment il se fit que je crus de mon devoir de ne vous en rien dire. L'on me demandait le secret en m'affirmant, que je ne pouvais honnêtement divulguer une confidence aussi délicate; puis, M. Firmin, car c'était lui qui m'écrivait, me disait, que malheureux et sans ressources, ne pouvant plier sa conscience à toutes les honteuses exigences du monde, il s'adressait à moi, et me demandait tout l'argent dont je pouvais disposer; il me disait ensuite que cette demande était bien honorable pour moi, car du caractère dont il était, il ne pouvait accepter de services que des personnes qu'il considérait le plus; il me suppliait de lui écrire que mon estime n'était pas diminuée par la démarche si pénible qu'il faisait près de moi, et me demandait de mettre papier et argent dans ma corbeille à ouvrage, la première fois que j'irais chez ma cousine. Je l'ai fait, chère mère, je ne pensais pas mal faire; cependant, depuis quelque temps j'ai réfléchi, et j'ai éprouvé le besoin de vous faire part de mon imprudence. — Dieu soit loué, ma fille, dit madame Dervières; ton cœur et ton esprit se sont éclairés et redressés d'eux-mêmes; je savais tout; et j'attendais, j'espérais cet aveu; je sentais qu'il était impossible que l'on fût parvenu, en si peu de temps, à fausser tes sentiments de droiture. Je ne puis te donner aucun détail aujourd'hui; sache seulement que ce secret qui semble si peu important, a failli causer les plus grands malheurs.

Quelques jours après, Georges arriva; le mariage eut lieu, et au moment où, Marie allait partir avec son époux, sa mère lui raconta la rencontre de Georges avec M. Firmin; ce récit fit verser bien des larmes à Marie, et comme sa mère essayait de la consoler, M. de Frémont s'avança vers elle; il tenait une petite cassette qu'il remit à sa nièce; cette cassette contenait les deux lettres de Georges. « Garde-les, ma fille, lui dit-il en l'embrassant, garde-les comme expiation et comme préservatif. »

DE MONDON.

BERTHE AUX BLANCHES MAINS.

Madame de Mesnières était une de ces femmes auxquelles l'âge n'ôte rien de leur bonté. Indulgente pour tous, bonne et généreuse comme la Providence, elle savait, comme elle, deviner ces misères d'autant plus affreuses qu'elles dissimulent leurs souffrances sous un vernis de bien-être, masque trompeur dont le sourire forcé cache des plaies bien cuisantes. Elle savait qu'un cœur ulcéré par le malheur prend souvent la pitié pour du mépris et ne se sent pas le courage de l'affronter.

Aussi employait-elle toute l'ingénieuse bonté de son cœur à parer ses dons, à les faire accepter sans que la rougeur montât au front. Un poète a dit :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Cette pensée si vraie inspirait madame de Mesnières dans la pratique de la bienfaisance. Elle ne faisait pas d'aumônes fastueuses, mais elle était sans cesse à la piste de ces douleurs cachées, de ces misères honteuses qu'une active charité peut seule découvrir.

Tous les ans, le jour anniversaire de sa naissance, le 16 octobre, elle partait le matin, suivie d'un domestique de confiance, emportait tout l'argent que ses libéralités de l'année lui avaient permis de mettre de côté, et allait de maison en maison, offrant de l'ouvrage aux uns, des avances aux autres, des secours aux plus nécessiteux, aux plus faibles, et revenait toujours chez elle comblée de bénédictions et de remerciements.

Un jour elle visitait une vieille dame, veuve d'un employé qui ne lui avait laissé qu'une petite rente à peine suffisante pour payer un bien modeste loyer. L'âge avait amené des infirmités, la vue de la pauvre veuve s'était affaiblie, et elle ne trouvait plus dans son travail à l'aiguille les faibles ressources qui cependant lui étaient indispensables.

Madame de Mesnières s'était présentée à elle comme ayant eu connaissance de son talent de brodeuse; et désirant lui acheter les

ouvrages qui pouvaient lui rester; tout à coup les sons bruyants d'un piano, partant d'une mansarde voisine, vinrent couvrir sa voix; c'étaient des gammes dans tous les tons; des trilles en cadences indéfiniment prolongées; de ces études sévères, fort utiles sans doute pour ceux qui les exécutent, mais fort peu gracieuses pour ceux qui les entendent.

« Voilà un piano qui doit bien vous en nuyer? dit madame de Mesnières.

— C'est vrai, madame, ce piano qui vous paraît insupportable, à vous qui l'entendez depuis un quart d'heure, me réveille, moi, tous les matins, m'empêche de dormir toutes les nuits, et m'assourdit tous les dimanches

— Il faut vous plaindre; un pareil tapage peut et doit faire donner congé.

— Nous le savons bien, madame, nous tous qui habitons ces mansardes; mais entre malheureux il faut se passer quelque chose; et d'ailleurs le motif qui fait travailler avec tant d'ardeur cette pauvre enfant est si louable, que pas un de ceux qui souffrent de ce bruit ne se sent le courage de la dénoncer au propriétaire.

— C'est très-bien cela, et je vous en félicite. C'est donc une jeune personne?

— Dix-huit ans à peine, madame, et aussi bonne que jolie.

— Et elle court le cachet?

— Il le faut bien, madame; mais je ne sais pourquoi aucun de ceux qui la connaissent ne s'inquiète pour elle de cette liberté; sa figure candide, son maintien décent rassurent tout le monde, à tel point qu'on la voit sortir, rentrer, sans craindre qu'elle puisse ou qu'elle ait pu courir aucun danger.

— Mais pourquoi n'entre-t-elle pas dans un pensionnat? elle trouverait là un asile plus sûr.

— Sans doute, madame; mais alors qui prendrait soin de ce pauvre vieillard qu'elle appelle son père?

— Ah! elle a son père?

— Personne ne sait si c'est véritablement son père, mais elle le soigne comme la fille

la plus dévouée et la plus tendre. Elle est levée avant le jour; elle fait son petit ménage, et prépare tout ce qui est nécessaire à son vieil ami. Ensuite elle se met à travailler jusqu'à dix heures, puis elle va donner ses leçons, et le soir, après un frugal repas, elle se remet à travailler jusqu'à ce que le sommeil l'accable.

— Mais ces leçons doivent lui rapporter de l'argent?

— Pas autant qu'on le croit, madame; il y a un si grand nombre de professeurs, que quand on n'a pas un nom bien fameux, on vous paie le moins possible. Puis, les non-valeurs, des absences, des maladies, des caprices d'enfants, de parents même qui retardent le paiement du mois sur lequel on comptait à jour fixe. Et puis, quoique bien simple, bien modeste dans son costume, une maîtresse de piano ne peut pas s'habiller comme une ouvrière. Il lui faut un chapeau, il lui faut des robes, des chaussures, des châles, des gants, qu'elle doit porter tous les jours, quelque temps qu'il fasse, et nécessairement renouveler plus souvent. Tout cela absorbe une part considérable du produit des leçons. Et, cependant, madame, cette bonne et généreuse fille trouve le moyen d'être utile à d'autres malheureux; dernièrement un accident étant arrivé à un de nos voisins, pauvre ouvrier, chargé de famille, elle a été la première à venir à son secours, et son exemple a entraîné tout le monde; aussi l'aimons-nous tous ici, et si le piano n'était pas un trop grand luxe pour des gens dans notre position, elle aurait autant d'élèves qu'il y a d'habitants dans cette maison.

— Je serais bien aise de voir cette jeune fille; quel est son nom?

— Nous ne la connaissons que sous le nom de *Berthe aux blanches mains*. Mais je n'entends plus le piano, c'est que sans doute elle va partir pour donner ses leçons.

— Eh bien, je reviendrai, et si elle mérite tout le bien que vous m'en avez dit, peut-être pourrai-je lui être utile.

— Ce sera une bien bonne œuvre, madame, et je ne crains pas que personne me démente en rien.

— En attendant mon retour, voyez, madame, si vous avez encore quelques brode-

ries à me céder, je pourrai vous les placer.»

Fidèle à sa promesse, madame de Mesnières revint le surlendemain; elle gravit de nouveau les cinq étages, et s'arrêta à une porte qu'on lui avait indiquée comme étant celle du modeste réduit qu'habitait Berthe.

Elle frappa, un vieillard lui ouvrit.

« Mademoiselle Berthe? demanda-t-elle.

— Donnez-vous la peine d'entrer, madame. C'est sans doute pour des leçons de piano que vient madame?

— C'est possible; mais je désirerais parler à mademoiselle Berthe.

— Mon Dieu, madame, la pauvre enfant est sortie ce matin, plus tôt qu'à l'ordinaire, elle a été appelée, bien loin d'ici, aux Thermes, pour une leçon qu'on lui fait espérer. Car voilà qu'elle commence à se faire connaître, et c'est justice, elle se donne tant de mal.

— Elle est votre fille?

— Hélas! madame, je n'ai ni ce bonheur ni cet honneur; je dis bonheur et honneur, car je serais bien heureux et bien fier de pouvoir la nommer ma fille.

— Mais pourtant elle vous appelle son père?

— Parce que c'est un ange de bonté: parce que son cœur généreux exagère le peu que j'ai pu faire pour elle autrefois.

— Les questions que je vous adresse, monsieur, peuvent vous paraître indiscretes, mais croyez bien qu'elles ne sont dictées que par l'intérêt que m'inspire votre protégée.

— Ma protégée!... l'ange 'gardien qui travaille tout le jour et veille la nuit pour un faible vieillard sans force et sans ressources, la protégée de celui qu'elle comble de soins et d'attentions?

— Ainsi donc cette jeune fille?...

— Cette jeune fille, madame, est un ange que le bon Dieu a mis auprès de moi pour consoler mes vieux jours.

— Mais enfin d'où vient cette reconnaissance qu'elle vous témoigne si vivement?

— Ah! c'est une longue histoire, madame, dont il ne m'est pas permis de vous dévoiler le secret. Qu'il vous suffise de savoir que Berthe... je devrais dire mademoiselle Berthe, mais quand je l'appelle

mademoiselle, elle se fâche; Berthe, donc, élevée dans l'opulence, avait acquis pour son seul agrément ce talent qu'elle emploie avec tant de zèle pour soutenir le dernier serviteur de sa maison. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire; Berthe vous en apprendra peut-être davantage.

— Engagez-la donc à venir me voir, dit madame de Mesnières en se levant; j'ai de l'occupation à lui donner, et je serai bien aise de causer avec elle. Voici mon adresse.»

Allons, dit le vieillard en regagnant son fauteuil, Dieu prend en pitié la pauvre enfant, car je ne sais quoi me dit que cette dame doit apporter le bonheur à ma douce Berthe.

Berthe rentra le soir, contente d'avoir bien rempli sa laborieuse journée.

« Tiens, dit le vieillard, il y a sur la cheminée l'adresse d'une belle dame qui veut te voir demain; elle a, dit-elle, de l'occupation à te donner.

— Madame la comtesse de Mesnières; j'irai demain, père.

— Tu le vois, mon enfant, Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et le prient; il les éprouve quelquefois, mais il vient toujours à leur secours. »

Le lendemain Berthe se présenta chez la comtesse; celle-ci, après avoir remarqué l'air distingué, modeste et d'éclat de la jeune fille, la fit asseoir près d'elle :

« On m'a dit, mademoiselle, que vous touchiez parfaitement du piano.

— On a été trop indulgent, madame; enfant j'ai appris la musique comme complément de mon éducation; depuis, des circonstances malheureuses m'ont obligée à chercher une ressource dans ce qui n'était d'abord qu'un talent d'agrément; alors j'ai travaillé pour me perfectionner et pouvoir enseigner le peu que je sais.

— Vous comprenez bien, ma chère enfant, que ce ne sont pas des leçons que je vous demande à mon âge; mais j'aime beaucoup la musique, elle me fait du bien, ajouta en souriant la comtesse, et je veux vous prier de remplir près de moi le rôle de David près de Saül. A vos moments perdus, bien entendu, vous viendrez ici; vous me ferez entendre quelques-unes de vos gracieuses mélodies, puis nous causerons

un peu, comme deux amies, car ce qu'on m'a dit de vous m'intéresse vivement. »

Au bout de quelque temps et par suite de ces entretiens doux et bienveillants entre la bonne comtesse et la jeune fille, une sorte d'intimité s'établit entre elles. Dans ces entrevues si maternelles, dans ces causeries si affectueuses et si bonnes, la musique n'avait pas la plus grande part, car madame de Mesnières était un peu de l'avis de Fontenelle, et quand elle entendait le piano, elle se disait tout bas : Sonate, que me veux-tu?...

Un soir la comtesse interrompit Berthe et lui dit d'un ton affectueux : « Merci, mon enfant, assez de musique comme cela; venez vous asseoir près de moi et causons un peu.

— Bien volontiers, madame; vous êtes si bonne pour moi, que votre bienveillance me console de ce que d'autres me font parfois souffrir.

— Eh bien, mon enfant, puisque vous croyez avoir trouvé en moi une amie dévouée, une seconde mère, permettez-moi de prendre ce titre, soyez franche et confiante avec moi. Ce vieux serviteur que vous appelez votre père...

— C'est un nom qu'il mérite, car sans lui que serais-je devenue ?

— Ce dévoué serviteur, dis-je, n'a pas voulu trahir votre secret, il ne m'a parlé que de votre dévouement pour lui; puis-je attendre plus de vous ?

— Et pourquoi vous cacherais-je quelque chose à vous, madame, qui me témoignez tant d'affection ?

Mon nom est Berthe...

— Berthe aux blanches mains, m'a-t-on dit.

— C'est un sobriquet que m'ont donné les braves ouvriers qui habitent la même maison que moi. Je suis fille du comte de Melcy.

— Du comte de Melcy!...

— Oui, madame; mon père, officier dans la maison du roi, suivit dans l'exil les princes auxquels il avait fait serment de fidélité. Rentré en France quelques années plus tard, il se maria. Je fus le seul fruit de cette union, car ma mère mourut quelques mois après ma naissance. Mon père,

que la confiscation des biens des émigrés avait ruiné, parvint cependant, à force de travail et de soins, à me faire donner une éducation conforme au rang qu'il aurait dû occuper. Hélas! ce travail excéda ses forces; il mourut me laissant orpheline et sans ressources.

— Pauvre enfant!

— Un vieux serviteur de la famille, le mari de ma nourrice, celui que vous avez vu, madame, le bon Joseph, ne m'abandonna pas dans cette triste position; il se défit peu à peu de tout ce qu'il avait pu amasser dans des temps plus heureux, et vécut de privations pour me conserver mes maîtres, et me cacher le changement qui s'était opéré dans ma fortune, je ne me doutais pas de tous ses sacrifices; mais l'âge et les infirmités arrivèrent, et un jour, au désespoir, les larmes dans les yeux, il m'avoua son malheur. Alors, madame, je compris que j'avais à mon tour un devoir sacré à remplir, que c'était à moi de venir en aide à celui qui m'avait secouru quand j'étais enfant. La musique avait toujours été mon étude de prédilection; je pensai qu'en travaillant je pourrais tirer parti de ce talent d'agrément, je me mis à l'œuvre, et grâce à Dieu, j'ai pu jusqu'à présent adoucir un peu le sort de ce bon et fidèle serviteur qui ne vous a pas dit, madame, tout ce qu'il a fait pour moi, et avec lequel je ne pourrai peut-être jamais m'acquitter.

— Ne doutons jamais de la bonté de Dieu, mon enfant; qui sait ce qu'il vous réserve? Vous êtes la fille du comte de Melcy?

— Oui, madame.

— Dont la famille possédait autrefois de grandes propriétés dans le Poitou?

— C'est là que je suis née. Auriez-vous connu ma famille, madame?

— Peut-être. Avez-vous les titres, les papiers de votre famille?

— Joseph a conservé tout cela, madame.

— Eh bien, mon enfant, apportez-les-moi, et je verrai ce qu'on en peut faire. »

Madame de Mesnières recevait beaucoup de monde, et il y avait dans sa société plusieurs de ces enrichis qui n'estiment que l'argent et ne font aucun cas de l'artiste

laborieux qui à force de travail et de veilles est arrivé à ce talent qui fait leur envie; de ces gens qui croient être quittes de tout lorsqu'ils ont payé leurs douze cachets. Pour eux Berthe n'était que la petite maîtresse de piano, à peine daignaient-ils lui accorder un sourire d'approbation lorsqu'elle venait d'exécuter d'une manière ravissante ces études, ces morceaux qu'elle avait si laborieusement étudiés.

Le monde est ainsi fait, il veut qu'on l'occupe, qu'on l'amuse, qu'on le distraie, mais il ne sait jamais gré à l'artiste de ses efforts pour arriver à ce but.

Le cœur généreux et bon de madame de Mesnières comprenait mieux que tous les autres le sacrifice et le dévouement de Berthe; elle avait apprécié le sentiment noble et pur qui animait la jeune fille; aussi les insouciantes, les indifférents, trouvaient-ils extraordinaire qu'une femme de son rang fit un semblable accueil à une petite maîtresse de piano.

Un soir, il y avait grande réception chez la comtesse; Berthe était au piano, et captivait ses auditeurs par la grâce et le brillant de son jeu, lorsque la porte du salon, ouverte bruyamment, laissa voir Joseph, retenu par deux domestiques qui cherchaient vainement à l'empêcher d'entrer. Il agita un papier et criait : Berthe, Berthe! une lettre du gouvernement!...

Puis, tout ébahi de se trouver inopinément au milieu d'un salon si brillamment éclairé, et devant une si nombreuse société, il se mit à saluer à la ronde, et dit : « Pardon, excuse, messieurs, mesdames et toute la société; mais c'est que la voisine m'a dit que c'était intéressant, pressé, et voilà pourquoi je suis accouru sans crier gare; j'espère qu'on voudra bien me pardonner en faveur de l'intention. »

— C'est sans doute le père de la petite pianiste, se dirent tout bas quelques importants : il est assez grossier.

— Madame de Mesnières, reprit un jeune fat, puisqu'elle a la bonté d'accueillir dans ses salons cette jeune virtuose, devrait au moins lui apprendre les usages; voyez, elle lit sans façon sa lettre devant tout le monde.

— Ah! mon Dieu! madame, s'écria Berthe en tendant la lettre à madame de Mes-

nières qui était près d'elle et qui l'avait autorisée à lire la lettre apportée par Joseph, et dont elle connaissait d'avance le contenu. Que peut signifier cette lettre ?

— Cela signifie, ma chère enfant, répondit à haute voix la comtesse en prenant Berthe par la main, que je vais avoir l'honneur de présenter à toutes ces dames et à tous ces messieurs mademoiselle Berthe de Melcy, fille de feu M. le comte de Melcy, officier général autrefois dans les armées du roi, laquelle hérite d'une somme de six cent mille francs qui lui reviennent dans l'indemnité des émigrés. »

Vous pouvez juger de l'effet produit par ces paroles ; tout le monde félicita Berthe, chacun trouva charmante celle qu'il regardait à peine un moment avant ; les hommages et les compliments l'accablèrent ; mais au milieu de cette ovation, les yeux de Berthe cherchaient quelqu'un ; enfin elle aperçut Joseph, qui, resté dans un coin du

salon, pleurait de joie ; traversant aussitôt la foule de ses courtisans, on peut se servir de cette expression, Berthe courut vers Joseph, sauta à son cou en lui disant : « Ah ! mon bon Joseph, mon second père, je pourrai donc enfin m'acquitter envers vous ! »

Madame de Mesnières ayant raconté en peu de mots à quelques personnes la cause de cette reconnaissance, les compliments redoublèrent, car toute frivole que soit la société, elle rend toujours justice à une bonne action.

Quelque temps après, la comtesse Berthe était l'ornement de tous les salons, et recherchée pour sa grâce et pour son talent. On lui conserva dans le monde brillant où elle devait vivre désormais, le nom qu'on lui avait donné dans la mansarde ; et partout on aimait et applaudissait *Berthe aux blanches mains*.

A. JADIN.

LA PRIÈRE A LA VIERGE.

I. — LE JOUR DE L'AN.

C'était le premier jour de l'année 1812 ; Paris était en mouvement ; les passants, pauvres et riches, avaient cet air d'activité qui, pour des yeux indifférents, peut simuler, le bonheur, et depuis les Tuileries jusqu'à la plus obscure mansarde s'échangeaient les vœux et les félicitations.

Dans un joli hôtel de la rue Saint-Dominique, un vieillard se trouvait seul auprès du foyer, seul en ce jour où toutes les familles entourent leur père. Cependant il ne semblait pas triste, ou du moins il ne voulait pas le paraître ; sa figure exprimait une fermeté hautaine, qui refoulait au fond de son cœur les sentiments de tendresse et de regret ; abattu par la vieillesse et les souffrances physiques, il dominait encore les mouvements de son âme, et parvenait, à force de dédain, à ne pas inspirer de pitié.

Il parcourait d'un œil nonchalant le *Journal de l'Empire*, fronçant le sourcil aux endroits qui lui déplaisaient, quand le domestique ouvrit doucement la porte du sa-

lon, et annonça : « Madame et mesdemoiselles Harley ! »

Trois femmes entrèrent d'un air timide. Le vieillard se souleva péniblement sur son siège. « Restez, mon frère, dit madame Harley en lui prenant la main et en l'embrassant affectueusement, restez et agréez mes vœux et ceux de mes filles. — Nous vous souhaitons de longues années, mon oncle. — Beaucoup de bonheur ! » dirent les jeunes filles d'une voix douce, mais un peu tremblante. M. de Mauval reçut froidement le baiser de sa sœur, et embrassa ses nièces au front d'un air glacial. « Mon oncle, voudriez-vous accepter?... » dit l'aînée, en lui offrant une très-jolie bourse. La cadette, pressée contre sa sœur et n'osant rien dire, présenta à son tour une chancelière, chef-d'œuvre de patience et de goût. M. de Mauval prit dans un meuble deux boîtes à ouvrage très-riches, les donna à ses nièces, en disant : « Élise, Léontine, voici vos étrennes ; ma sœur, voici les vôtres. »

Le présent offert à madame Harley était un petit portefeuille qui, selon l'invariable habitude du baron, renfermait un billet de

cinq cents francs. Offerts avec assez de grâce, les présents furent reçus avec beaucoup de reconnaissance; on s'assit autour du feu, mais après les premiers lieux communs, entrée en matière de tous les entretiens, la conversation languit et tomba. Le baron de Mauval et sa sœur n'avaient ni les mêmes relations, ni les mêmes idées; étrangers l'un à l'autre par les habitudes, ils l'étaient plus encore par les sentiments. Les deux sœurs, timides et contraintes, ne parlaient guère; elles éprouvaient pour leur oncle beaucoup de respect, mais peu d'attrait et de confiance. Le silence embarrassant qui régnait n'était interrompu que par quelques paroles rares. — Quelles nouvelles, mon frère? dit enfin madame Harley. — La guerre avec la Russie paraît imminente. — Quoi! après la paix de Tilsitt? — Votre empereur s'embarrasse-t-il d'une paix jurée? — Mais enfin, quel prétexte? — Eh! mon Dieu! on en trouve, ne fût-ce que quelques infractions au blocus continental. Quelques ballots de marchandises anglaises jetés en Russie, suffiront pour allumer une guerre européenne. — Nos pauvres soldats! soupira madame Harley en regardant ses filles qui portaient le deuil d'un frère. — Ne les plaignez pas; l'empereur n'est-il pas l'idole à laquelle on sacrifie repos et famille? »

Personne ne répondit à ces mots dits avec amertume. Au même instant, un domestique ouvrit la porte, portant un plateau sur lequel était posée une lettre, couverte de timbres étrangers. Il la présenta à son maître. Les sourcils du vieillard se contractèrent en voyant l'écriture; ses lèvres pâlirent, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, il dit au laquais : — Je ne la prends pas, rendez-la. — Mon frère! s'écria involontairement madame Harley, mon frère! — Eh bien, madame? — Cette lettre vient d'Espagne... elle est d'Octave. — Je le sais, et c'est à cause de cela que je la refuse. Chaque année il m'écrit, chaque année sa lettre est renvoyée sans avoir été lue... — Mon frère, c'est trop! c'est de la barbarie! Voulez-vous pousser ce malheureux enfant au désespoir? — M'a-t-il ménagé, moi, lorsqu'il s'est enrôlé sous les drapeaux d'un gouvernement que je déteste? A-t-il fait

cas de mes ordres? a-t-il attaché du prix à ma bénédiction? — Il a commis une grande faute; mais le repentir, j'en suis sûr, est au fond de son âme, et vous, serez-vous toujours inflexible? ne lui rouvrirez-vous pas enfin votre maison et votre cœur? — Jamais! je vieillirai et mourrai seul. Il n'a rien à attendre de moi. — O mon frère, prenez garde que le jour ne vienne où vous ne pourrez plus lui pardonner, où vous ne pourrez plus mépriser ses lettres et ses prières! Je donnerais mon sang pour une lettre de mon Édouard, moi, et jamais, jamais plus!

II. — INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Le baron de Mauval appartenait à une famille distinguée de l'ancienne noblesse; aux premiers jours de la révolution il avait émigré, emmenant avec lui sa jeune femme et le fils qu'elle venait de lui donner. Madame de Mauval mourut en Angleterre; et son mari, rayé de la liste fatale des émigrés, retrouva, par le crédit de quelques amis puissants, une grande partie de sa fortune, car ses biens, restés sous le scellé, n'avaient pas été vendus. Il vécut en grand seigneur, et voulut élever son fils dans les opinions qui lui étaient chères; mais, dès son adolescence, Octave subit la contagion de son siècle. Le bruit des armes l'enivra, il eut soif de réputation et de gloire, il voulut rajeunir dans son sang le vieux blason de ses ancêtres, et il répétait avec une admiration jalouse les noms jadis obscurs de ces paysans, de ces fils d'ouvriers, qui étaient entrés vainqueurs dans toutes les capitales de l'Europe. Son père résista énergiquement à ses desirs; une lutte de tous les jours s'établit entre eux, sans que nulle influence tendre et douce vint adoucir le choc de deux esprits également fiers et absolus. Aucun d'eux ne céda, et Octave, bravant les défenses de son père, partit comme simple soldat. Cinq ans s'étaient écoulés depuis ce jour; le jeune soldat s'était distingué; il avait couru tous les périls de la sanglante guerre d'Espagne; au milieu de ses succès et de ses dangers, il avait essayé de se réconcilier avec son père, mais tout avait échoué devant l'inflexible colère du vieillard, sur

lequel personne ne semblait posséder d'influence.

M. de Mauval avait une sœur, née d'un autre mariage de son père. Pensionnaire à l'abbaye de Panthemont, au moment où la révolution avait éclaté, mademoiselle de Mauval avait trouvé un asile chez une vieille parente, qui habitait les environs de Paris; pauvre orpheline délaissée, elle épousa un capitaine d'artillerie, sans nom et sans fortune, et à qui une mort précoce enleva l'avenir promis alors à tous les hommes de guerre. Il la laissa veuve avec trois enfants. Elle vécut d'une vie modeste et cachée, voyant peu son frère, qui avait peine à lui pardonner l'obscur alliance qu'elle avait contractée et le nom vulgaire que portaient ses enfants. Son fils, sa joie, embrassa la carrière militaire; il périt à la première bataille, et la pauvre veuve, deux fois frappée, se tourna plus étroitement encore vers Dieu et vers les enfants qui lui restaient. Elle plaignait profondément son frère, qui, vieux, triste, isolé, se refusait aux idées qui l'avaient soutenue, elle, parmi tant de malheurs: la religion et la tendresse du cœur, l'indulgent amour qui plaint et pardonne. Elle se rapprocha de M. de Mauval à mesure qu'il paraissait plus malheureux, et quoi qu'il ne se confiât à personne, on pouvait suivre sur ses traits, dans son entretien, le progrès de ses inquiétudes, justifiées par les bulletins alarmants qui arrivaient en France du fond de la Russie, où se trouvait alors Octave. Sous l'influence de ces peines secrètes, la santé du vieillard s'altéra; ses attaques de goutte devinrent plus fréquentes, et il fut convenu qu'Elise et Léontine, iraient tour à tour, passer une semaine auprès de leur oncle. Il parut accepter avec quelque reconnaissance, et les soins dévoués d'Elise, qui, la première, s'installa auprès de lui, semblaient lui être agréables.

En entrant dans la maison d'un parent plus vénéré que chéri, Elise avait eu quelques craintes; mais bientôt le malheur, si puissant sur le cœur des femmes, exerça sur le sien son irrésistible empire. Elle plaignit, et dès lors elle aima; elle put se dévouer, et l'objet de ce dévouement lui devint cher. La situation de ce vieillard, morose, abandonné, ayant rejeté loin de lui la seule af-

fection qu'il eût au monde, rongé d'inquiétude et peut-être de regrets; tout ce qu'elle entrevoyait de cette âme souffrante et fermée aux consolations la pénétrait de tristesse et de pitié. Mais que pouvait-elle contre un remords secret et des craintes de jour en jour plus navrantes? Son oncle, élevé à la triste école du dix-huitième siècle, semblait insensible aux consolations religieuses: la confiance en la bonté divine, l'image d'un Dieu qui pardonne et qui enseigne à pardonner, l'espoir d'une réunion éternelle dans ce séjour de paix, dont n'approcheront point les discordes de la terre, ces pensées qui transforment le remords du chrétien en profitable repentir, et qui lui font trouver de la joie dans les souffrances mêmes, ces pensées étaient tout à fait étrangères au vieillard, que consumaient silencieusement et l'image des périls qui menaçaient l'héritier de sa race, et l'amer souvenir de ses rigueurs envers ce fils qui jamais peut-être ne viendrait chercher son pardon. Elise ne pouvait que prier pour celui qui ne priait pas. Chaque jour les alarmes se répandaient plus vives dans Paris; les bulletins se succédaient, et, sous les phrases officielles, on devinait les douloureux désastres qui anéantirent une armée de quatre cent mille hommes.

Le retour de l'empereur mit le comble aux angoisses des familles; on sut alors, que l'imagination dans ses plus noirs cauchemars, n'avait rien enfanté qui ne fût au-dessous de la réalité; on apprit tous les malheurs de cette funeste campagne et de cette plus fatale retraite; la Moskowa, Moscou, Smolensk, la Bérésina, furent connus dans toute leur horreur; les mères, jusqu'alors inquiètes, maintenant désespérées, surent qu'elles ne devaient plus attendre leurs fils, et la voix qui jadis fut entendue dans Rama, retentit au fond de tous les cœurs.

Deux ou trois jours après le retour de l'empereur, on annonça à M. de Mauval la visite d'un de ses amis, qui était revenu de Russie à la suite du maître. Après les premiers récits, souvent interrompus par des exclamations d'horreur, un long silence régna. Le vieillard semblait soutenir un combat intérieur; sa main tremblante et convulsive tourmentait le feu; enfin, il leva

sur son ami un regard indécis, et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir : « Et le 5^e corps?... — Complètement détruit. »

M. de Mauval s'affaissa sur lui-même; une pâleur terne couvrit ses joues; il ferma les yeux un instant, comme un homme qui lutte contre une violente douleur, et il reprit : « Dites-moi la vérité : Octave?... — Votre fils s'est signalé pendant toute la campagne; c'était un des rares officiers demeurés auprès de l'aigle de leur régiment; on l'a vu à Smolensk, on l'a vu encore à Minsk; enfin, près des frontières, presque nu, affamé, il s'est éloigné pour aller chercher des vivres, et depuis... il n'a pas reparu... — C'est bien... c'est assez... merci, mon cher comte, de m'avoir appris la vérité... »

Le comte, après avoir essayé d'offrir quelques consolations, se retira; Elise et son oncle demeurèrent seuls. Elle voulut parler, rappeler au vieillard les motifs d'espérance qui pouvaient lui rester encore, mais elle fut glacée par le silence farouche qui répondit seul à ses douces paroles. M. de Mauval se retira, elle le supplia de permettre qu'elle veillât auprès de lui : « Je n'ai besoin de rien, je me trouve très-bien, retirez-vous, Elise, et ordonnez aux domestiques de se coucher. » Elle le suivit jusqu'à la porte de sa chambre; il lui souhaita le bonsoir encore une fois, et, tout à coup, l'attirant à lui, il la baisa au front, et lui dit d'une voix douce : « Elise, si un jour vous avez des enfants, soyez indulgente pour leurs fautes... »

Il entra dans sa chambre, en ferma la porte, et la jeune fille entendit glisser le verrou : inquiète, affligée, elle ne put se résoudre à se coucher. Onze heures, minuit sonnèrent... Toute rumeur avait cessé dans la maison et dans la rue : Elise écoutait toujours; une angoisse intérieure veillait en elle; et ses sens attentifs percevaient jusqu'au plus faible bruit dans l'universel silence. Tout à coup il lui parut entendre un gémissement mêlé à un bruit de pas, venant de la chambre de M. de Mauval. Elle y courut, s'arrêta devant la porte fermée; des soupirs, des paroles étouffées se mêlaient au bruit saccadé des pas du vieillard. Elise cogna légèrement

à la porte; on ne lui répondit point... Elle se hasarda à regarder par la serrure. M. de Mauval ne s'était pas couché, il marchait dans la chambre d'un air agité; le branlement de son âme lui faisait oublier, sans doute, ses souffrances physiques; parfois, quelques mots prononcés à haute voix venaient révéler sa pensée : « Octave! disait-il; mon pauvre enfant! mort de froid... nu, affamé... et je ne l'ai pas revu! Malheureux que je suis... Pourquoi n'ai-je pas su me faire obéir? il vivrait!... et maintenant... »

Il se tut, comme s'il voyait devant ses yeux un horrible spectacle... Sa physionomie devint plus sombre... il se rapprocha de la cheminée, prit ses pistolets attachés au chambranle et les examina. Elise frémit... et tomba à genoux... Le vieillard avait repris sa marche silencieuse... des soupirs soulevaient sa poitrine. En proie à une terreur croissante, Elise, ne sachant où chercher un secours, éleva ses mains vers le ciel; dans un élan de pitié et de confiance, elle se jeta dans le sein de Marie comme on se réfugie dans le sein d'une mère. « Vierge sainte, dit-elle en son cœur, mère de bonté, ayez pitié de nous! ne permettez pas que mon pauvre oncle se souille d'un si grand crime! ramenez l'espérance dans son cœur, rendez-lui son fils afin qu'il puisse pardonner, et implorer à son tour le pardon de Dieu qu'il a si longtemps oublié. Si vous m'exaucez, je promets, je jure de vous dévouer ma vie, à vous, sainte Vierge et à votre divin Fils... Oh! jetez sur nous les yeux de votre miséricorde. Refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, priez pour nous! »

Fortifiée par sa prière et par ce vœu, dont elle acceptait toute l'étendue, Elise osa jeter les yeux sur la chambre : son oncle était debout auprès d'un secrétaire ouvert... il tenait à la main une petite boîte qui renfermait, Elise le savait, le portrait en miniature d'Octave enfant. M. de Mauval regardait fixement ce portrait; une fois il l'essuya avec précaution, comme si des larmes fussent tombées sur la glace, et attendri sans doute par les souvenirs que cette image lui rappelait, il le laissa tomber sur une chaise et pleura longtemps...

III. — LA VIERGE RUSSE.

Un mois environ s'était écoulé. Il était nuit, et madame Harley se disposait à se retirer; Léontine lisait à haute voix un chapitre de *l'Imitation*, prélude ordinaire de la prière du soir, lorsqu'on sonna timidement à la porte d'entrée. La vieille servante alla ouvrir, et introduisit un jeune homme, pâle, souffrant, mal vêtu, et qui semblait plus abattu encore sous le poids des émotions que par les privations et les douleurs du corps: « Ma tante, s'écria-t-il, ma tante, me reconnaissez-vous? »

Madame Harley éleva la lampe qu'elle tenait, et aussitôt profondément émue, elle tendit la main au jeune homme: « Mon pauvre Octave! dit-elle, est-ce bien vous? Que le ciel en soit béni! Mon pauvre cher enfant! vous nous revenez donc! »

Attendrie jusqu'au fond de l'âme, elle embrassa son neveu, et pleura: aux larmes de joie se mêlaient des larmes amères que faisait couler le souvenir de son fils qui, lui, ne reviendrait pas. « Ma tante! dit le jeune homme, que votre accueil me touche! J'arrive à Paris, malade, souffrant d'esprit et de corps, je ne savais à quelle porte aller frapper, banni comme je le suis de la maison paternelle... alors j'ai pensé à vous! je suis venu, et vous ne m'avez pas rejeté. Si vous saviez comme votre bonté me va au cœur!... Depuis si longtemps je n'ai pas vu un visage ami! depuis si longtemps je suis étranger aux miens!... J'ose à peine vous demander... mon père?... — Il vit, il se porte assez bien. Nous parlerons de lui plus tard. Tenez, mon enfant, vous êtes malade, fatigué, vous avez besoin de repos; il m'est impossible de vous loger ici; je vais vous conduire dans une maison où vous serez bien reçu et où vous pourrez oublier vos souffrances. Le voulez-vous? — Ma tante, je vous obéis, pourvu que vous me permettiez de venir vous voir et que vous daigniez parler à mon père en ma faveur... — Oui, mon cher Octave; le bon Dieu qui vous a sauvé achèvera son œuvre... »

Madame Harley dit quelques mots à sa servante, et pendant qu'Octave parlait à Léontine, émue et heureuse, la voiture qu'on avait demandée arriva. La tante et le neveu

y montèrent, et la voiture, les emportant rapidement, les amena jusqu'à la porte d'un petit hôtel... Octave, absorbé dans ses pensées, n'avait pas remarqué le chemin qu'on avait suivi: tout à coup il regarda autour de lui à la faveur des réverbères, et se retournant vers madame Harley: « Ma tante, s'écria-t-il, mes yeux me trompent-ils? c'est la maison de mon père! — Venez! dit-elle, venez, mon enfant; Dieu sera avec nous! Jean, ajouta-t-elle en se tournant vers le domestique, annoncez-moi. »

Ils montèrent rapidement l'escalier; le laquais les fit entrer dans un salon très-faiblement éclairé: non loin de la cheminée, auprès d'une petite table, Elise jouait aux échecs avec M. de Mauval. Madame Harley s'avança résolument, pendant qu'Octave demeurait auprès de la porte, immobile, frappé de respect et presque de terreur; s'approchant du vieillard, elle lui prit la main, et lui dit d'une voix douce et vibrante: « Mon frère, réjouissez-vous! rendez grâce à Dieu, votre fils vit, votre fils vous aime et demande son pardon. »

Octave s'avança, comme poussé par une main invisible, et tombant à genoux auprès du fauteuil de son père, il lui baisa les mains en sanglotant. Il n'y eut pas un mot d'échangé; M. de Mauval, inondé de joie à la vue de ce fils qui semblait revenir d'entre les morts, lui jeta les bras autour du cou, et pendant longtemps, on n'entendit que les pleurs, les mots étouffés, et les soupirs de bonheur qui s'exhalaient de ces cœurs si longtemps désunis. Madame Harley avait bien jugé en ne laissant pas à son frère le moment du calcul et de la réflexion, en amenant soudain à ses pieds le fils que Dieu lui rendait et en désarmant, par l'assaut d'une félicité si imprévue, la sourde colère qui grondait encore dans le sein du vieillard.

« Ma sœur! dit-il enfin, ma sœur, oui, j'ai bien des grâces à rendre au Seigneur! Sans doute, il a exaucé vos prières et celles de vos enfants... et sa bonté me comble... »

A ces mots inattendus, madame Harley et sa fille se regardèrent; un même sentiment de surprise et de bonheur se lisait dans leurs yeux. « Ah! mon père, s'écria Octave à son tour, personne plus que moi n'a sujet de bénir la divine providence.

Elle me ramène vers vous comme par la main, après m'avoir fait échapper à tant et à de si affreux périls, à ces batailles, à ces déserts de neige, à ces flots glacés où des milliers de mes compagnons ont perdu la vie... » Et, s'animant par degrés, le jeune homme raconta, avec une parole rapide, les dangers qu'il avait courus pendant cette lutte de six mois contre les hommes et contre les éléments. « Épuisé, affamé, dit-il enfin, je quittai l'aigle et je voulus aller chercher quelques secours dans un village dont j'avais vu de loin les huttes éparses... J'y arrivai à grand-peine... Le village était désert... les huttes abandonnées, et nulle part on ne trouvait de trace de feu ni de provisions... Je me remis en route... La nuit gagnait, et l'âpre rigueur du froid augmentait d'instant en instant... Je ne pouvais plus marcher... mes jambes affaiblies se refusaient à me porter... Un nuage couvrait mes yeux... Je me laissai tomber sur la neige, et alors, mon père, alors, votre image m'apparut et une douleur poignante étreignit mon cœur : Quoi ! me disais-je, mourir ici ! sans avoir revu mon père, sans avoir pu implorer mon pardon ! mourir et emporter avec moi le fardeau de sa colère, paraître ainsi au tribunal de Dieu... »

La foi qu'on m'a inculquée dans mon enfance, les souvenirs de la famille et de la patrie se réveillaient ; je craignais la mort et ses redoutables suites, je désirais la vie afin de réparer le passé... Mon Dieu ! m'écriai-je, prenez pitié de moi ! venez à mon aide !

J'essayai, par un suprême effort, de me relever ; j'y parvins, je marchai encore, et bientôt je me trouvai dans une route déserte, mais frayée. Un corps nombreux avait passé par là ; des armes, des objets d'équipement jonchaient le chemin et décelaient le passage de mes malheureux compagnons d'armes. Je me traînai sur leurs traces, chancelant, affaibli, mais soutenu par une force morale qui ne pouvait me venir que du Dieu que j'avais invoqué... La lune s'était levée, je vis un objet qui brillait dans la neige, et machinalement, je me baissai et le ramassai... Voici ce que j'ai trouvé... »

Octave tira de dessous ses vêtements une très-petite statuette de la sainte Vierge,

d'une forme massive et barbare, mais dorée avec le plus grand soin...

« Sans doute, continua-t-il, un soldat avait enlevé cette Vierge, croyant qu'elle était d'un métal précieux, et il l'avait perdue sur ce chemin où je venais de la trouver. Je m'en saisis avec une émotion inexprimable ; je la serrai sur ma poitrine comme un bouclier, et me souvenant qu'autrefois j'avais prié Marie, je promis à cette sainte Vierge que si j'échappais à tant de périls, si je revoyais ma patrie et mon père, je vivrais en chrétien et me ferais gloire de servir Dieu... Je fus entendu. Le lendemain, j'avais rejoint le corps d'arrière-garde du maréchal Ney ; quelques jours après j'arrivais en Lithuanie ; j'eus encore beaucoup de misères et de privations, mais enfin j'ai revu la France, je vous ai revu, mon père, et tout est oublié... tout, si ce n'est la promesse que j'ai faite à Dieu par les mains de Marie, Marie qui m'a sauvé (1)... »

Tout le monde se tut ; M. de Mauval serrait la main de son fils ; Elise regardait la statuette russe avec des yeux pleins d'amour et d'enthousiasme, et madame Harley priait et pleurait en silence...

IV. — LA PAIX AVEC DIEU.

Le surlendemain, dans une chapelle latérale de l'église de Saint-Thomas d'Aquin, un vieillard entendait la messe avec un profond recueillement ; à la communion du prêtre, il se leva, marchant avec lenteur, et s'agenouilla à la table sainte, les mains jointes et les yeux baissés. Au même instant, un jeune homme, jusqu'alors à genoux à l'ombre d'un pilier, vint se mettre auprès de lui, et tous deux reçurent le Dieu de vie, qui renouvelle la jeunesse des vieillards comme celle de l'aigle (2) et donne aux jeunes gens la sagesse des vieillards. Après une longue action de grâces, ils sortirent, et se rencontrèrent sous le porche, et aussitôt M. de Mauval (car c'était lui) prit le bras de son

(1) Ce fait est historique, et nous connaissons la personne qui conserve avec respect la statuette, d'origine russe, trouvée dans les neiges par un officier qui l'a regardée comme sa sauvegarde et qui l'a léguée à ses enfants comme un trésor.

(2) David : psaume CIL.

fil, et lui dit avec expansion : « Je suis heureux, mon enfant, que nous nous soyons rencontrés dans la même pensée et dans la même action. Tu es venu accomplir ton vœu, et j'ai aussi rempli ma promesse. — Votre promesse, mon père ? — Oui, mon enfant; comme toi, j'ai senti qu'il fait bon de se tourner vers le ciel. Écoute, je veux te faire ma confession. Lorsque l'on m'eut appris que le corps dans lequel tu servais était complètement détruit, et que, selon les apparences humaines, nul espoir ne devait me rester de te revoir encore, je sentis alors combien tu m'étais cher, et je ne te dirai pas par quelle série d'idées affreuses et de sentiments désespérés je passai tour à tour. La vie m'était devenue insupportable, et toutes les noires pensées que la nuit, la solitude et la douleur peuvent enfanter s'agitaient au fond de mon âme... C'était un moment suprême... Dieu que j'avais plutôt négligé qu'oublié, Dieu permit que je me souvinsse de lui. Je priai instinctivement, en tenant ton portrait dans mes mains, et je me dis : Si mon fils revient, je reviendrai à Dieu... Et te voilà, mon cher enfant ! » Octave avait les yeux mouillés de larmes. « Ah ! dit-il, sans doute ma mère au ciel a prié pour moi. — Et ta pauvre tante Harley et ses deux filles ont bien servi ta cause sur la terre... c'est leur présence, leur douceur, leurs soins, les souvenirs de

famille qu'elles me rappelaient qui, peu à peu, ont transformé mes sentiments... J'ai senti ma colère contre toi se fondre sous la chaleur de ces affections... Aussi, mon fils, plus tard, je te demanderai quelque chose, et j'espère être obéi... — Je crois vous comprendre, mon père, et, soyez-en sûr, mon cœur sera d'accord avec votre volonté. »

Deux ans après, lorsque la paix fut rendue à l'Europe, Octave devint l'heureux mari de Léontine, dont la jeunesse et la douceur aimante animèrent la maison si longtemps morne et déserte de M. de Mauval. Élise, elle, avait accompli son vœu, qui était aussi le souhait le plus ardent de son âme : elle était religieuse au Sacré-Cœur, et tous les jours, elle bénissait Dieu qui avait rendu la foi et la paix à sa famille, et Marie, la Vierge de consolation, qui avait porté ses prières aux pieds du Maître suprême. Madame Harley était heureuse de la félicité de ses deux filles : l'une, aimable épouse et mère dévouée, l'autre, vierge consacrée au Seigneur et mère tendre de ces jeunes âmes qui croissaient sous sa tutelle. Marie n'a pas cessé de recevoir de toute la famille un culte assidu; la madone trouvée en Russie protégea le berceau des enfants d'Octave, qui tous, dès l'enfance, ont appris à balbutier le nom de Marie et une prière à la Vierge.

ÉVELINE RIBBECOURT.

SALON DE 1853.

Il n'y a pas cette année, au salon, de ces grandes toiles qui ont le privilège de captiver la foule et de résumer, en quelque sorte, toute une exposition; comme furent, par exemple, les *Moissonneurs* de Léopold Robert, la *Jane Gray* de Paul Delaroche ou la *Smala* d'Horace Vernet. La plupart des grands travaux aujourd'hui s'exécutent sur place, dans les églises ou les palais; ainsi s'explique l'absence d'un grand nombre de nos célébrités sur le livret du salon de 1853. Aussi est-ce dans la peinture dite de genre ou pour mieux dire épisodique, dans les paysages et les portraits, qu'il faut chercher les œuvres les plus remarquables.

Parmi les tableaux qui font le plus d'effet, il nous faut pourtant mettre en première

ligne une toile qui, par sa dimension et la nature du sujet, pourrait se placer dans la peinture historique. Nous voulons parler des *Derniers moments du comte d'Egmont*, de M. Gallait, le même artiste qui, à la dernière exposition, nous a retracé une autre scène de ce drame terrible de l'histoire des Flandres. Le comte d'Egmont a été arrêté avec le comte de Hornes par ordre du duc d'Albe, l'impitoyable gouverneur des Pays-Bas, au nom de Philippe II. Tous deux ont été condamnés à mort par sentence du conseil... Nous sommes au 5 juin 1568; le jour se lève et répand ses premières lueurs sur la ville de Bruxelles; une foule déjà nombreuse envahit la grand-place. Pendant la nuit, l'échafaud s'est dressé; autour, les

vieilles bandes espagnoles viennent se ranger silencieuses et l'air sinistre. A une étroite fenêtre d'une des maisons de la place, à façade et pignon sculptés (1), un homme se tient debout et contemple les funèbres préparatifs; à le voir ainsi immobile et rêveur, le visage pâle, les paupières rouges et le regard fixe, on comprend toutes les angoisses d'une longue nuit d'insomnie. A côté de lui, un prêtre est en prière : c'est l'évêque d'Ypres qui fait entendre au comte les dernières paroles de consolation et s'efforce de détourner ses regards du spectacle qu'offre la place. La tête du vieil évêque est très-belle d'expression : il y a dans sa physionomie et dans son geste toute l'onction du ministre de Dieu à cette heure suprême. Les reflets rouges de la lampe sur ce grave et noble visage ajoutent encore à ce que cette scène a de terrible et de saisissant. La lueur bleuâtre du jour naissant qui glisse sur les profils des murailles et des barreaux de la fenêtre, en faisant ressortir la pâle beauté des traits, l'expression de résignation et de dignité du comte, produit un contraste dont le peintre a tiré le meilleur parti. Cette composition est simple et dramatique en même temps; la scène s'explique au premier aspect, elle saisit, émeut. Aussi ce beau tableau de M. Gallait est-il un de ceux où la foule se groupe constamment.

A quelques pas de là, dans la même galerie, se trouve un tableau qui, dans un autre genre, n'a pas moins de succès. C'est *le Marché aux Chevaux de Paris*, de mademoiselle Rosa Bonheur, connue depuis tant d'années au salon par son incontestable supériorité dans la peinture d'animaux. Quelle puissance de formes, quelle vérité de mouvements! Ces chevaux bondissent et se débattent avec tant de force et d'animation, leurs conducteurs font des efforts si violents pour les maintenir, il y a tellement d'air, d'espace, de poussière sur toute cette scène, qu'elle rappelle les plus belles études de Géricault! Peut-être pourrait-on repro-

cher à l'ensemble un peu de monotonie dans les tons gris du ciel, des arbres et du terrain... mais à côté de cette vaste composition se trouve tout de suite une petite toile intitulée *Vaches et Moutons*, où mademoiselle Rosa Bonheur prodigue toutes les richesses de sa palette, l'éclat du soleil, les demi-teintes de la feuillée et les limpides profondeurs de l'horizon.

M. Eugène Delacroix a déroché quelques heures à ses grands travaux de l'Hôtel de ville pour nous envoyer trois petits tableaux ou plutôt trois esquisses; elles résument tous les défauts et en même temps les immenses qualités de cet artiste exceptionnel, si décrié par les uns, si exalté par les autres. La plus remarquable de ces compositions, *les Pèlerins d'Emmaüs*, au moment où ils reconnaissent Jésus-Christ qui a rompu le pain et le bénit pour le leur donner, semble une véritable esquisse oubliée de quelque coloriste vénitien. C'est un cadeau, nous a-t-on dit, de notre grand coloriste à une de nos artistes dont le talent est aujourd'hui hors ligne, — M^{me} Herbelin, qui, elle-même, a exposé trois miniatures, trois chefs-d'œuvre. On trouverait difficilement, dans les collections même des émaux du Louvre, une œuvre plus complète, plus consciencieuse, plus charmante, plus fine que le portrait de M. Isabey père par M^{me} Herbelin. M. Isabey, cette vieille gloire de la miniature française, ne pouvait laisser un portrait plus digne de lui et mieux fait pour évoquer les souvenirs de ses propres triomphes.

Pour revenir à la peinture, la transition ne sera pas difficile en nous arrêtant aux microscopiques tableaux de M. Meissonnier. Un de ces tableaux représente une troupe de cavaliers du dix-septième siècle, si petits, si petits, que chaque personnage, homme et cheval, tiendrait sur une pièce de vingt centimes; c'est un tour de force tant les détails sont précis et bien indiqués. Reconnaissons cependant que c'est une vraie œuvre d'art, un vrai tableau, tant il y a d'harmonie de tons, de variété dans les groupes et de finesse dans les mouvements.

M. Edouard Dubufe, depuis quelques années, a su prendre, parmi les artistes, la place que son père a si longtemps occupée;

(1) Cette maison existe encore sur la grand'place de Bruxelles et est désignée sous le nom de MAISON DU ROI.

il vise à cette réputation de faire *les plus jolis portraits* de femmes. Et, si telle est son ambition, il a complètement réussi; car il y a dans sa manière une grâce, une fraîcheur, une élégance, dont le charme est irrésistible. Dire que c'est là de la belle, de la bonne peinture, ne serait pas exact; on n'y trouve ni la correction rigoureuse, ni le style, ni la simplicité, qui caractérisent les œuvres de maîtres. Mais c'est de la charmante peinture. Aussi, écoutez que d'exclamations autour de son portrait de l'Impératrice! Le peintre a très-bien rendu, il faut l'avouer, cette physionomie gracieuse et imposante à la fois: ce regard un peu voilé sous ses longues paupières, ce beau front encadré de cheveux retirés en arrière pour dégager les tempes, ce nez légèrement aquilin et attaché au front avec une pureté de lignes antique, cette bouche sourieuse et sévère à la fois, et puis cette taille si souple, si svelte, ce port d'impératrice romaine. L'éclat du costume nuit peut-être à l'effet du portrait, et nous trouvons que M. Vidal, qui a fait le même portrait, a été mieux inspiré en n'ajustant aux manches et au corsage que quelques dentelles noires. M. Dubufe a garni sa robe de velours de flots de dentelles d'or auxquelles se mêlent, sur le devant du corsage, des pierreries et les

rangées échelonnées d'un immense collier de perles.

Puisque nous avons parlé de M. Vidal, disons que son portrait de l'Impératrice est parfaitement réussi. Ce n'est qu'un dessin relevé de quelques tons d'aquarelle ou de pastel, mais il est touché avec cette sûreté, cette délicatesse, ce grand style, qu'on retrouve dans tous les ouvrages du gracieux talent que nous venons de nommer.

Les petits tableaux de chevalet sont très-nombreux, et, en général, très-remarquables par l'habileté de l'exécution. Il y a dans la peinture de genre, le paysage, la marine, un progrès surprenant pour quinze, depuis quelques années, étudie la marche de la jeune école française. En résumé, cette exposition de 1853 est très-belle et très-variée. Malgré l'absence du plus grand nombre de nos célébrités, elle présente un ensemble que l'on chercherait vainement dans d'autres pays que la France. L'exposition universelle de Londres a montré au monde entier la supériorité de la France pour tout ce qui est du domaine de l'art et du goût.

« C'est une richesse immense et incalculable que donne un peuple à son pays, lorsqu'il est le maître du goût dans tout l'univers! » C'est François I^{er} qui l'a dit.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la princesse, orpheline, malheureuse durant sa jeunesse, qui, par son mariage, la sagesse de son gouvernement, ses victoires sur ses ennemis, fonda une monarchie puissante; sous le règne et par l'in-

spiration de laquelle eut lieu la plus grande découverte des temps modernes; qui fut mère de trois filles toutes reines, et aïeule du plus grand monarque de la chrétienté?

Économie Domestique.

Pudding anglais. — Prenez : 1/2 livre de raisins secs sans pepins.

Deux clous de girofle en poudre.

La moitié d'un bâton de cannelle en poudre.

Un peu de muscade râpée.

Une pincée de poivre, une poignée de sel.

1/2 livre de graisse de rognon de bœuf hachée très-fin.

Mêlez tous ces ingrédients, mettez-les à part dans une assiette.

Mettez dans une terrine une livre de fleur de farine; faites un trou au milieu, mettez-y quatre œufs frais, une bonne cuillerée de rhum, remuez avec la main, en versant

peu à peu du lait, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour former une pâte bien liée, sans grumeaux; pétrissez-la fortement en ajoutant les autres ingrédients.

Mettez au feu une marmite qui n'ait pas d'odeur de bouillon et qui soit assez grande pour contenir le pudding au large; emplissez-la d'eau, faites bouillir à gros bouillon; trempez dans cette eau un linge très-fort, blanc et très-propre; tordez-le, étendez-le sur une table, saupoudrez-le de farine, versez votre pudding au milieu, relevez les bords du linge, liez-les solidement en laissant un peu de place pour que la pâte puisse gonfler. Plongez le pudding dans l'eau bouil-

lante et laissez bouillir deux heures et demie; servez sans sauce.

Crème à la vanille et aux fraises. — Trois pintes de lait, un bâton de vanille, un gros biscuit, que vous émiettez dans le lait. Faites bouillir le lait pendant une petite demi-heure, sucrez-le bien; prenez douze jaunes d'œufs, délayez-les, versez le lait sur les jaunes en remuant, remettez au feu, remuez jusqu'à ce que la crème s'épaississe sans bouillir; passez-la à travers un tamis de soie et laissez-la refroidir dans un vase de porcelaine.

Ayez cinq pintes de fraises, écrasez et passez-les; sucrez très-fort cette espèce de purée, et au moment de servir, versez simultanément les deux crèmes dans le même vase.

Petits Pâtés. — Hachez très-fin des blancs de volaille ou des restes de veau, avec un peu de persil, mie de pain trempée dans le lait, gros comme un œuf de beurre, poivre et sel. Liez ce hachis avec deux jaunes d'œufs en forme de pâte. Faites-en des boulettes plates de la grosseur d'une noix. Ayez de la pâte feuilletée qui se fait de la manière suivante : Prenez un demi-litre de fleur de farine, mettez-y du sel, versez-y peu à peu assez d'eau pour la mouiller, pétrissez et formez une pâte ferme et liée; mettez un quart de livre de beurre, recouvrez le beurre avec la pâte en lui donnant une forme carrée. Couvrez la pâte d'un linge chaud, laissez-la reposer une heure. Alors abattez la pâte avec un rouleau à pâtisserie, en long et de l'épaisseur de trois lignes, poudrez-la également d'un peu de farine, repliez-la en trois sur sa longueur, mettez un peu de farine sur la ta-

ble, roulez la pâte dans le sens opposé à la première fois, repliez-la en trois et ainsi de suite jusqu'à cinq reprises; mais au dernier tour, réduisez-la à l'épaisseur d'une pièce de cinq francs. Prenez de cette pâte, formez-en un petit rond mince comme un décime, placez dans le milieu une boulette, mouillez les bords, recouvrez d'un morceau de pâte semblable, en appuyant sur les bords pour les coller, dorez avec un peu de jaune d'œuf. Faites de même tous vos pâtés, graissez la tourtière, faites cuire une demi-heure sous le four de campagne.

Beignets de riz. — Mettez dans une casserole plein une tasse à café de riz bien lavé. Versez dessus une chopine de lait, avec cannelle et sucre.

Faites cuire une bonne heure, sans couvrir la casserole. Lorsque le riz s'épaissit retirez-le; ajoutez une pincée de sel, une cuillerée de farine, trois jaunes d'œufs; tournez sur le feu jusqu'à ce que cela forme une pâte bien liée. Si elle est trop claire, remettez un peu de farine, et versez dans un plat lorsqu'elle est froide, détachez-en des morceaux gros comme des noix, roulez-les dans un œuf battu, puis dans la farine, faites les frire de belle couleur, égouttez-les et servez saupoudré de sucre.

Pharmacie domestique. — *Remède contre les gerçures.* — Prenez en automne des pepins de coings en grande quantité; placez-les au fond d'une bouteille, versez dessus de bonne eau-de-vie, laissez reposer longtemps avant de vous en servir, et bassinez avec cette liqueur, devenue onctueuse comme de l'huile, les gerçures souvent si douloureuses des mains, des lèvres, etc.

CORRESPONDANCE.

Avez-vous fait tourner la table? Voilà, chère amie, la seule question digne d'intérêt; le cours de la Bourse, le paletot de l'ambassadeur de Russie, tout disparaît et s'efface en présence des tables tournantes : jusqu'à ce jour nous ne connaissions guère que le lait et certaines sauces qui se permettent de tourner; mais, aujourd'hui, c'est bien différent, tout tourne à Paris; quand cela s'arrêtera-t-il, je l'ignore, et même je ne suis pas sans inquiétude sur le sort de cette lettre, car la table sur laquelle je t'écris a tourné il n'y a qu'un moment, il me semble qu'elle veut recommencer, et que déjà je sens ce léger frémissement précurseur de toute rotation : vais-je donc être obligée de t'écrire en tournant avec ma table? cet exercice me paraîtrait d'autant plus difficile que je n'y suis pas encore accoutumée; mais pour l'instant je compte sur la puissance de ma volonté pour la rendre

tout à fait sage, et je me rassure un peu.

Ainsi donc, chère amie, ici tout tourne, les tables, les têtes, les chapeaux, avec ou sans les têtes, et c'est bien autre chose encore dans certains ports de mer : un navire ne peut-il entrer au port, faute d'un vent et d'une marée favorables, aussitôt les matelots de former la mystérieuse chaîne sur le pont, et après une certaine dépense de fluide, tout l'équipage pose le pied sur le sol natal, malgré vent et marée.

Des personnes très-dignes de foi m'ont même assuré que l'on avait essayé de ce moyen pour mettre la tour Saint-Jacques la Boucherie dans l'alignement de la rue de Rivoli, et que l'expérience... n'avait pas réussi : toujours est-il que les tables tournent, et qu'elles se cabraient plutôt que de ne pas tourner : ce qui m'étonne le plus dans cette propriété tournante de nos meubles, c'est qu'ils soient restés si longtemps

sans la faire connaître, car s'ils ont été environ six mille ans sans tourner, c'est qu'ils n'y entendaient rien. En effet, voici venir monsieur le docteur Félix Roubaud, qui, dans un gros volume in-octavo, leur fait honte de leur inertie passée et leur démontre par raisons probantes qu'ils doivent et devaient tourner; je n'ai pas lu les raisons de monsieur le docteur, je m'en tiens à ma foi de charbonnier à l'endroit de la rotation des tables; mais à sa place je voudrais les faire rougir jusqu'au bois blanc que recouvre leur acajou, en leur montrant l'exemple des corps célestes qui, plus intelligents ou moins paresseux, se sont mis à tourner dès le commencement du monde : mais soyons indulgents pour nos tables en faveur de leur repentir et de l'ardeur avec laquelle elles réparent le temps perdu.

Toutes ces évolutions me trottaient, que dis-je, me tournaient dans la tête, quand, lundi dernier, passant au coin d'une rue, j'ai entendu un ivrogne disant que tout tournait autour de lui; malgré ma bonne volonté et ma foi à la nouvelle rotation universelle, moi, je ne voyais rien tourner du tout : qui se trompait de nous deux? le vin n'aurait-il pas développé chez cet homme une puissance de fluide, fait naître entre lui et les maisons de la rue des rapports intimes et subtils que mes sens grossiers ne pouvaient percevoir? tout ce que j'avais déjà vu me disposait d'ailleurs un peu à croire, même ce que je ne voyais pas : n'est-il pas vrai, me disais-je, que la terre se promène dans l'immensité et tourne sur elle-même avec une rapidité qui effraie l'imagination, et que cependant je n'ai le sentiment ni de sa rotation diurne, ni de sa promenade annuelle? Qui donc avait raison de l'ivrogne ou de moi? Tu penses bien qu'aujourd'hui je n'aurais pas la témérité de me prononcer.

Après ce dernier exemple, douteux, c'est vrai, te parlerai-je de la clef qui fait tourner le livre, de la bague qui marque l'heure en frappant contre un verre? il ne se peut pas que tu n'aies cent fois vu, de tes yeux vu, ces effets du fluide innomé. Pour moi, je voudrais fort que l'on renouvelât partout l'expérience du Monsieur de Strasbourg, et qu'on eût dans tous les salons un plateau à roulettes sur lequel on mettrait table, chaises et expérimentateurs; il me serait agréable de n'avoir qu'à poser les doigts sur la table et de m'abandonner mollement au mouvement de rotation imprimé par ma volonté : cette promenade circulaire qu'il faut faire en suivant la table n'est pas de mon goût; la nature en me donnant des jambes a oublié de les disposer pour cet exercice, ou je marche sur les robes de mes voisines ou elles m'écrasent les pieds, et je

sors toujours de l'expérience tout humiliée de ma maladresse ou endolorie par celle des autres.

Après tous ces tours, tu seras, j'en suis sûre, aussi heureuse que moi de me voir arriver tout droit à notre planche; elle est un peu grande, mais aujourd'hui cela ne peut plus t'embarrasser : n'as-tu pas tes petits doigts et le fluide pour la faire tourner et arrêter à volonté? déploie-la donc avec moi.

N° 1, Col mélangé de plumetis, de roues, de barres au feston, d'œillets ou de pois, les jours sont indiqués par des croix.

2, Garniture pour manches et col, elle est composée de plumetis et de points de sable.

3 et 4, Dessin et patron d'une guimpe; plumetis et œillets ou pois; elle est bordée d'un feston ordinaire; pour la rendre plus habillée on pourrait ajouter une petite valencienne.

5 et 6, Entre-deux, plumetis fin, et point d'armes; ils sont charmants pour faire des manches bouillons : j'en ai vu sur une de mes amies, elle les avait faits elle-même; ils étaient composés d'entre-deux et de bandes de mousseline froncées, les bandes de mousseline avaient de largeur à peu près deux bons doigts; ces bandes et ces entre-deux étaient placés en long, le poignet était fermé par un entre-deux pareil. Puisque je parle lingerie, je veux t'indiquer la manière de faire les cols dits à la religieuse, car malgré leur cachet un peu excentrique, ils sont cependant adoptés par les femmes comme il faut. Prends du nansouk, coupe un petit poignet qui aura 1 centimètre de hauteur et 40 centimètres de largeur, à ce poignet tu adapteras une garniture qui aura (ourlet compris) 12 centimètres de hauteur et 1 mètre de largeur; cette garniture qui aura naturellement beaucoup d'ampleur, sera tuyautée très-fin. Les manches se font de la même manière, seulement le poignet n'a que 19 centimètres de largeur, et la garniture ne doit avoir que 10 centimètres de hauteur, sur 44 de largeur; c'est, comme tu le vois, bien facile à faire, et ce col, car c'est tellement fantaisie que je ne t'engage pas à en faire plusieurs, te fera pour le moment un très-grand plaisir.

7, Une boutonnrière; ce genre est de nouveau fort à la mode, ce qui va être pour nous un surcroît de travail. Je connais certains frères qui vont faire bien des bassesses pour mettre à contribution les jolis doigts de leurs sœurs.

8, A. H. point de feston.

9, B. O. plumetis et pois.

10, A. P. enlacées, plumetis et œillets, ou pois.

11, Aménaide, plumetis et œillets.

12, Dessus d'un petit chausson en cachemire blanc, ou de couleur; il se brode au point de chaînette ou en soutache; il est entouré d'une ruche et fermé par un ruban.

13, Derrière du chausson. — 14, La semelle. — 15, Le chausson terminé.

16, Patron d'une veste pour petit garçon de sept à huit ans. — 17, Devant de la veste. — 18, Petit côté. — 19, Manche. — 20, Patte de la poche.

21, Dos d'un gilet pour enfant de dix à onze ans. — 22, Devant du gilet. — 23, La poche.

Ici finit la petite édition.

24 et 25, Etole. Ce modèle, qui nous a été donné par M^{me} Marie Soudant, sort un peu de tous les dessins composés de raisins et de feuilles de vignes. Elle se fait, sur du canevas Pénélope n° 22, dont il faut 1 mètre 20 centimètres, en deux morceaux que tu réunis ensuite par une couture. Le fond est au gros point en laine ou en soie d'Alger, les points noirs sont remplis par des tubes de jais blanc; le jais pourrait être remplacé par de la soie blanche, et même par du gros fil plat luisant. Mais je dois t'avertir que c'est infiniment moins joli. Il te faut donc pour cet ouvrage

1 mètre 20 cent. de canevas.	2 fr. 20 c.
500 grammes de jais.	5
De la soie d'Alger.	6
Et de la laine.	2

15 fr. 20 c.

Cette étole se double de soie. Quant aux couleurs du fond, celles obligées sont, cramoisi et blanc, jaune et blanc; pour les évêques seulement, violet et blanc. La manipule se fait dans le même genre, seulement beaucoup plus courte et un peu moins large.

26, Châtelaine pour pendre non pas nos gracieuses breloques, mais une chose bien plus essentielle pour une maîtresse de maison qui, lorsqu'elle a de l'ordre, laisse rarement les clefs aux armoires. Ce genre de châtelaine se fait en gros cordonnet noir, mélangé de perles noires, dont il faut six paquets. C'est encore au magasin de la Religieuse que nous avons vu ce nouvel ouvrage aussi utile qu'élégant. Pour faciliter l'enfilage des perles, mets un peu de cire sur ta soie; une fois qu'elles sont enfilées, il faut monter 9 mailles sur 3 aiguilles, c'est-à-dire 3 sur chaque. Lorsque tu auras tricoté la longueur d'un demi-mètre, mettant toujours une perle entre chaque maille, tu passeras dans le milieu de cette chaîne un cordon très-fort, joignant solidement les deux bouts; tu auras eu soin avant, d'y passer un anneau de clefs. Comme ornement, tu feras deux ou trois nœuds; une fois terminée, tu l'adapteras à un cro-

chet ou en jais, ou en acier, selon le genre des perles que tu auras choisies. Ce même petit travail pourrait se faire au crochet, mais il est souvent difficile de faire aller les perles toutes dans le même sens. Surprends ta bonne mère par ce joli ouvrage, et je suis sûre qu'elle t'en remerciera.

27-28, Entre-deux, plumetis et œillets chi-nois. Ces œillets peuvent se faire au feston.

29, Ecusson avec le nom de Nelly, plumetis, feston et broderie anglaise.

30, E. M., plumetis ou feston mélangé de pois.

31, Petit entre-deux au plumetis pouvant servir pour manches, pour robes d'enfants et surtout pour bonnets; l'alternant avec des entre-deux de valencienne.

32, D. K., plumetis ou feston et pois.

33, Marie, plumetis.

34, Pale : elle doit être faite sur bâstiste et au plumetis, pois ou œillets.

35, Ecusson avec les lettres O. K., plumetis.

36, Quart de mouchoir imitant le point d'Angleterre. Il se brode en application; les jours sont indiqués.

37, Maria, plumetis.

38, Petit rond pour pelote-duchesse.

39, Manche pagode assortie à la guimpe du n° 3.

40, Couronne au plumetis fin.

41, Entre-deux. Cette planche en renferme, je crois, pour tous les goûts et pour tous les talents.

42, Quart d'un mouchoir que tu m'as aussi demandé. Je voudrais que chacune de ces pensées pût se charger d'une des miennes, tu comprendrais alors si je songe souvent à toi.

43, Ecusson de ce mouchoir.

44, A. B., plumetis ou feston.

45, Petite couronne qui se fait en œillets ou pois.

46, M. N., élégantes, plumetis et point de sable.

47, Fanny, plumetis fin.

48, Elise avec écusson, plumetis, broderie anglaise.

49, Moitié de col plumetis feston, œillets ou pois ou feston feuille de rose.

50, Ecusson avec le nom de Laura, point de sable, d'échelle et plumetis.

51, Delphine, plumetis.

52, A. G., plumetis.

53, Petite couronne de marquis.

54, Coin de cravate; plumetis, feston feuille de rose.

55 et 56, Petites garnitures au plumetis; celle avec le feston feuille de rose est assortie à l'entre-deux du n° 41.

57, B. E. enlacées.

58, Garniture, dessin grains de café : se

fait au plumetis, et feston feuille de rose.

59, Entre-deux, plumetis et jours.

60, Garniture feuille de rose et jours.

61, X. S., plumetis ou feston.

62, L. J., plumetis ou feston.

63, L. M. enlacées, plumetis.

64, Laure, plumetis et œillets.

65, Patron de grandeur naturelle d'un gilet pour enfant de neuf à dix ans; la broderie se fait au plumetis ou au feston; il peut, comme forme et comme genre, servir également pour petites filles et petits garçons; en supprimant la broderie, on pourrait le faire en piqué blanc uni, ou bien encore pareil soit au corsage de la robe, soit à la veste. — 66, Dos de ce gilet. — 67, Petit col. J'oubliais de te dire que si l'on désirait un revers, il serait facile de l'adapter à cette forme.

68, Garniture au plumetis et broderie anglaise, servant pour manches, pour bonnets, et pour bas de pantalons.

69, A. J., plumetis avec œillets ou pois. Ces lettres sont assorties au mouchoir, composé de roses et de pensées. Tu auras à choisir entre elles et l'écusson.

70, A. D., plumetis, et œillets.

71, R. V. surmontées d'une couronne de comte. Les lettres, plumetis ou broderie anglaise; la couronne, plumetis et œillets.

72, Félicité, plumetis.

73, Guimpe faisant gilet; elle peut être brodée tout au plumetis ou bien entremêlée de broderie anglaise.

74, V. C. enlacées: plumetis ou feston.

75, Patron de petite chemise anglaise; elle se fait en batiste. Le haut et le bord des manches doivent être ou garnis d'une petite valencienne, ou ornés d'une légère broderie. — 76, manche de la chemise.

77, Cornélie, plumetis, pois et point d'échelle.

78, F. G., plumetis ou feston.

79, Passe d'un chapeau dont la forme peut servir pour ta mère, il est un peu plus grand et plus fermé que ceux pour jeunes femmes; tel que je l'ai vu, il m'a paru charmant. Il était composé de taffetas lilas glacé de blanc; chaque ruche que l'on avait non pas déchiquetée, mais défilée, était alternée avec un agrément de paille; de côté l'on avait placé une touffe d'héliotrope, les mêmes fleurs se retrouvaient encore posées en demi-guirlande sous la passe.

80, Forme de chapeau assez grande pour que tu ne te trouves pas dans les exagérées; car certaines femmes, vues à distance, vous laissent à deviner si elles ont sur la tête un bonnet, ou une coiffure, une casquette, ou un chapeau; du reste, en t'envoyant ces formes-là, je suis sûre de moi, car elles m'ont été données par madame Marie Séguin: j'ai vu chez elle de charmants cha-

peaux de voyage, les devants sont en paille et le fond en étoffe, ceux en paille-velours, ornés de fleurs de paille, sont aussi délicieux, et ont le double avantage de s'harmoniser avec toutes les toilettes. Celui dont je t'envoie la forme était, pour une jeune fille, composé de crêpe tout bouillonné, une dentelle de crin séparait chaque bouillon, le fond plissé en travers était décoré de la même façon; il n'y avait pour tout ornement qu'un seul nœud à bouts de 25 centimètres, posé sur le milieu de la calotte, les bouts tombant sur les épaules.

81, Bavolet de ces deux chapeaux.

82, Garniture: à les marguerites et les feuilles se font au plumetis, les œillets au feston; si l'on veut, avec feston feuille de rose.

83, A. P. Plumetis, jours et roues.

84, Devant d'une veste pour petit garçon de six à sept ans; elle peut se faire, soit en piqué, soit en coutil, soit enfin en étoffe plus chaude. Celle-ci était en piqué lilas et blanc à petits carreaux; les losanges indiqués sur la planche se font avec du galon de coton n° 3; celle dont j'ai pris le modèle était ainsi ornée tout autour. Cette veste peut être ouverte si l'on veut, il faut pour cela renverser le devant, qui formera un revers. — 85, Dos de la veste. — 86, Petit côté. — 87, Manche: elle doit se couper droit fil. — 88, Patte de la poche.

89, H, plumetis fin.

90, A. P. surmontées d'une couronne, plumetis.

Je voudrais bien t'embrasser et te rendre la liberté; mais il faut encore que je te donne la description de nos deux gravures; la première, celle de lingerie, te fournira une foule de gracieuses idées pour tes travaux d'été.

La jeune femme a un bonnet avec deux rangées de tulle tuyauté, séparées par un petit ruban froncé; sur le milieu du bonnet passe un large ruban qui vient former les longues barbes qui l'attachent; ce ruban est bordé d'un petit ruban froncé. De chaque côté des joues sont placés deux choux de petits rubans. — Robe de jaconas brodée à l'anglaise. Le corsage est fait à basques arrondies; de chaque côté sur le devant est brodée une grecque formée par des ronds simulant des roues; au milieu et de chaque côté de la grecque est un volant avec la même broderie; col carré avec la même broderie. Le bas des manches demi-pagodes est coupé en carrés bordés de broderie. Le devant de la jupe est brodé comme le devant du corsage, mais de chaque côté de la grecque sont deux volants brodés, séparés par une rangée de la même broderie que celle de la robe.

Bonnet formé par une dentelle séparée sur le sommet de la tête par un large ruban

qui rejoint sur les côtés des coques de rubans entremêlées de roses; deux bouts flottent sur les épaules; par derrière et dessous la dentelle est un ruban formant un nœud à bouts flottants.

Gilet-chemisette à basques carrées. Le devant et les basques sont ornés de plusieurs rangs de dentelle entre lesquels passent des petits nœuds de ruban; au milieu du corsage, et en dehors des dentelles, est brodée une guirlande de boutons de roses. Les manches à revers sont garnies de volants brodés et de dentelle. — Corsage en mousseline brodée. Ce corsage a quatre nœuds sur le devant et deux cols superposés, le second plus large que le premier. Tout autour et passant sur les épaules sont deux volants festonnés et brodés; les basques font le tour du corsage en laissant une ouverture qui dégage le dessous des bras. — Bouts de manches en mousseline brodée, ornés de nœuds de ruban.

Chemisette en mousseline brodée; col droit avec un entre-deux dans lequel passe un ruban qui forme un nœud sur le devant. La broderie fait un plastron qui est entouré de dentelle; des nœuds de ruban sont placés

sur le devant et aux deux côtés des points du plastron.

Chemisette, gilet, faits à châle et ornés de deux entre-deux bordés de dentelle qui font le tour des basques. Sur le devant sont plusieurs petits nœuds de ruban. Les bouts de manches sont ornés de trois petits entre-deux bordés de dentelle et rattachés en dehors par de petits nœuds de ruban.

La seconde gravure représente deux femmes au salon; la plus âgée a une robe de mousseline à trois volants brodés; sur ses épaules est une espèce de talma ou mantelet à trois étages; son chapeau est en paille guipure, orné d'un seul nœud de ruban. La robe de l'autre est en valencias avec grecque en galon et en soutache; son chapeau est composé de taffetas, avec plateaux de paille à jours.

Explication du rébus : — Une *haie*, deux *toits*, le *ciel*, un *thé*, deux *rats*; je croirais te faire injure en ajoutant un mot de plus.

Voilà ma douce tâche de ce mois tout à fait remplie; laisse-moi espérer que je n'ai pas gardé ton attention trop longtemps captive.

E. E.

RÉBUS.

